

Zeitschrift: Bulletin de l'Association Jean-Jacques Rousseau
Herausgeber: Association Jean-Jacques Rousseau
Band: - (1997)
Heft: 50

Artikel: Essai sur l'origine des langues. Fac-similé du manuscrit de Neuchâtel
Autor: Rousseau, Jean-Jacques / Starobinski, Jean / Eigeldinger, Frédéric S.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1080280>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.03.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Jean-Jacques Rousseau

Essai sur l'origine des langues

Fac-similé du manuscrit de Neuchâtel

Introduction de
Jean STAROBINSKI



HONORÉ CHAMPION
PARIS

ESSAI SUR
L'ORIGINE DES LANGUES

Dans la même collection:

1. VOLTAIRE, *Sentiments des citoyens*. ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Déclaration relative à M. le pasteur Vernes*. Edition critique par Frédéric S. Eigeldinger.
2. ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Essai sur l'origine des langues. Fac-similé du manuscrit de Neuchâtel*. Introduction de Jean Starobinski. Notice historique de Frédéric S. Eigeldinger.

L'ÂGE DES LUMIÈRES

Collection dirigée par Raymond Trousson et Antony McKenna

2

Jean-Jacques ROUSSEAU

ESSAI SUR
L'ORIGINE DES LANGUES

Fac-similé du manuscrit de Neuchâtel

Introduction de
Jean STAROBINSKI
et notice historique de
Frédéric S. EIGELDINGER



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
7, QUAI MALAQUAIS (VI^e)
1997

Diffusion hors France: Editions Slatkine, Genève

Ce volume constitue le Bulletin n° 50
de l'Association Jean-Jacques Rousseau,
Neuchâtel.

Tirage spécial: 350 exemplaires.

ISSN 1423-1018

Bibliothèque publique et universitaire
CH – 2001 Neuchâtel

La reproduction du manuscrit a été
aimablement autorisée par la direction
de la Bibliothèque publique et universitaire
de Neuchâtel.

© 1997. Jean Starobinski pour l'introduction.

© 1997. Honoré Champion Editeur, Paris.

Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

Tous droits réservés pour tous les pays.

ISBN 2-85203-837-4

ISSN 1278-3862

LE MANUSCRIT DE *L'ESSAI SUR L'ORIGINE DES LANGUES*

Pourquoi Rousseau a-t-il voulu se faire l'historien de l'origine des langues?

Parce qu'il avait le souci de l'avenir de la musique!

Il lui fallait apporter des arguments décisifs pour faire triompher les valeurs qu'il avait proposées en composant le *Devin du Village* et en écrivant la *Lettre sur la musique française*. Dans ses ambitions musicales, il avait été rabroué et blessé par Jean-Philippe Rameau. Au long de la guerre des pamphlets qui a prolongé la «querelle des bouffons», Rousseau avait été tour à tour l'offenseur et l'offensé. Il faut considérer l'*Essai sur l'origine des langues* comme l'aboutissement tardif d'une riposte. Rousseau l'a longuement différée, longuement mûrie, pour avoir le dernier mot. Selon le système que soutenait Jean Jacques, la cause de l'«unité de mélodie» ne faisait qu'un avec celle de la vertu, de la vérité, et surtout de la nature. Mais que de labeur pour en finir avec l'adversaire! Rousseau a souhaité prouver — scientifiquement, donc historiquement — que la mélodie était la vraie «voix de la nature», et que la génération harmonique prônée par Rameau n'était qu'artifice, hérité de la barbarie «gothique». L'*Essai sur l'origine des langues* a ainsi pris naissance en même temps que l'*Examen de deux principes avancés par M. Rameau*, que le *Dictionnaire de musique*, et que certaines pages de la grande synthèse intellectuelle de l'*Emile*. Longtemps négligé, l'*Essai sur l'origine des langues* apparaît aujourd'hui comme un texte qui permet d'accéder au cœur même de la pensée de Rousseau: on y découvre le lien qui unit ses vues sur l'histoire des sociétés et ses idées esthétiques.

Si l'*Essai sur l'origine des langues* a les allures d'une longue dissertation, l'on ne tarde pas à reconnaître que cet écrit défend une cause personnelle. Tout un appareil de raisonnement — objectif et

neutre en apparence — est mis en œuvre pour soutenir un parti polémique qui devient de plus en plus évident à mesure que l'on progresse dans la lecture de l'ouvrage. Rousseau marque ses préférences, au long d'une série d'antithèses qui opposent désir et besoin, langage métaphorique et langage analytique, parole vive et écriture, accent et monotonie, langues du midi et langues du nord, dessin et couleur, mélodie et harmonie.

Une nostalgie traverse tout l'*Essai*. Nostalgie d'abord voilée, dissimulée sous l'érudition, mais qui se révélera pleinement, à la fin du chapitre IX, comme dans une éclaircie traversée de rayons, dans la magnifique scène de la rencontre amoureuse des pasteurs et des jeunes filles au bord des fontaines. La thèse fondamentale est que la langue primitive, qui fut à la fois parole, musique et geste, fut suscitée par le désir. Rousseau fait ainsi naître poésie et mélodie dans l'unité chaleureuse et paradoxale de l'oisiveté, du travail et du plaisir. Cela fut perdu : à travers les siècles, la musique a dégénéré, l'éloquence à ciel ouvert a disparu, le geste est devenu agitation.

L'intérêt exceptionnel du manuscrit de Neuchâtel de l'*Essai sur l'origine des langues* tient à ce qu'il est tout ensemble un texte accompli et qu'il porte la trace de quelques derniers désirs de changement — vers plus de perfection et de rigueur.

Rousseau a soumis son texte, en 1761, à Malesherbes et au chevalier de Lorenzy. A cette date, l'ouvrage était donc parvenu à l'état d'achèvement où il pouvait être transcrit, communiqué, éventuellement publié. Rousseau l'avait mis alors au net, à Montmorency, avec le plus grand soin, de sa plus belle main de copiste, construisant sa page, ajustant les marges, formant les lettres, déléguant à l'écriture toute sa volonté de séduction et de persuasion.

Mais c'est aussi un texte de travail. On y découvre les marques d'une relecture. A Môtiers, d'abord en 1763, puis sans doute au moment où s'élabore avec DuPeyrou un projet de collection complète, Rousseau revoit son manuscrit en vue de la publication. Chacune des retouches est chargée de signification.

Le geste le plus spectaculaire n'est qu'un trait. Sur la première page, le titre de citoyen de Genève est biffé. Depuis son abdication du droit de bourgeoisie (avril 1763), Rousseau a remplacé par sa devise (*vitam impendere vero*) la mention de sa citoyenneté. De cette qualité de citoyen, il avait pourtant fait un motif de fierté ostentatoire. Le trait de plume (sans doute de Rousseau lui-même) laisse imaginer la blessure et la fureur. Rousseau se venge de sa patrie devenue persécutrice. Et c'est sur lui-même, sur ce qui était devenu sa propre image publique qu'il se venge.

Autres interventions: d'une fine écriture de brouillon, il introduit dans les marges les indications d'un découpage en chapitres, et les titres de ces chapitres. Décision importante, qui facilitera la lecture, mais qui autorisera, jusqu'à nos jours, des interprétations beaucoup trop parcellaires de cette œuvre. Combien de commentateurs ont-ils su voir que l'*Essai sur l'origine des langues* a été construit comme un texte d'un seul tenant? Combien d'entre eux ont-ils su voir que l'enjeu final de la réflexion de Rousseau était à la fois anthropologique, linguistique, musical et politique? Il m'a fallu du temps...

Enfin, sur quelques pages, Rousseau se corrige, se critique, complète son annotation. L'on découvre que, jusqu'au dernier moment, bien des questions restent en suspens dans son esprit. Les détails d'érudition (notamment, aux chapitres VI et VII, concernant la mention de l'écriture chez Homère, ou la prosodie moderne) continuent de le préoccuper. Ici, comme en beaucoup d'autres documents autographes, l'on découvre à quel point Rousseau, qui s'accusa souvent de paresse et qui se disait livré à une «vie presque automate», fut impitoyable envers lui-même sur la page écrite. Ce fut un travailleur acharné, méticuleux, qui consulta beaucoup de livres, tantôt pour les contredire, tantôt pour y prélever les matériaux favorables à son argumentation. Seulement il sait que pour avoir la chance d'être lu, il lui faut travailler de surcroît, afin d'effacer les traces du travail.

Au chapitre V de l'*Essai*, Rousseau s'efforce de démontrer que l'écriture altère la langue en la rendant plus claire, mais moins vive

et plus froide. Or pour retrouver la chaleur perdue, que fait-il d'autre que d'écrire? Que fait-il d'autre, pour récupérer une musique première, que de multiplier les artifices d'une musique seconde qui aurait appris les vrais principes de l'imitation musicale? La vraie parole, la vraie musique manquent. Où trouver le remède? Dans le mal lui-même, dans l'«art perfectionné»: c'est la constante leçon de Rousseau. Il se remet à la tâche. Et rien ne montre mieux le mouvement du travail que la page écrite où s'expriment à la fois l'accusation, le regret, — et l'espoir du dédommagement.

JEAN STAROBINSKI

PROJET DE PRÉFACE

(1763)

Des trois morceaux dont est composé ce petit recueil¹, le premier est une espèce d'extrait de divers endroits où Platon traite de l'imitation théâtrale et auxquels je n'ai guères d'autre part que de les avoir rassemblés, traduits, liés, et d'avoir substitué la forme d'un discours suivi à celle du dialogue qu'ils ont dans l'original. L'occasion de ce travail fut ma lettre à M. d'Alembert sur les spectacles; mais n'ayant pu commodément y faire entrer cet extrait, je le mis à part pour être employé ailleurs. Depuis lors cet écrit étant sorti de mes mains rentra je ne sais comment dans un marché qui ne me regardoit pas et dont je n'ai pas voulu dédire celui qui l'avoit fait². Le manuscrit m'est revenu mais le libraire le réclamant comme l'ayant acquis de bonne foi, je ne crois pas devoir le lui refuser. Voilà comment cette bagatelle passe aujourd'hui à l'impression.

Le second morceau ne fut aussi d'abord qu'un fragment du discours sur l'inégalité que j'en retranchai comme trop long et hors de place. Je le repris à l'occasion des Erreurs de M. Rameau sur la musique³, titre à deux mots que j'en ai retranchés parfaitement rempli par l'ouvrage qui le porte. Cependant retenu par le ridicule de disserter sur les langues quand on en sait à peine une et d'ailleurs peu content de ce morceau, j'avois résolu de le supprimer comme indigne de l'attention du public. Mais un Magistrat illustre, qui

¹ Voir la «Notice historique», p. 145 et la «Bibliographie», p. 149.

² François Coindet (1734-1809). Voir C.C. 2597.

³ Allusion ironique à l'ouvrage de Jean-Philippe Rameau, *Erreurs sur la musique dans l'Encyclopédie* (1755). Rousseau retranche ici les deux derniers mots du titre. La réponse de Rousseau fut d'abord un manuscrit intitulé *Du Principe de la Melodie ou Réponse aux erreurs sur la Musique* (MsR 60), qui prit sa forme définitive en se divisant entre *l'Essai sur l'origine des langues* et *l'Examen de deux principes [...]*, O.C. V, p. CXXXVII-CLXIV et p. 331-370.

cultive et protège les lettres⁴, en a pensé plus favorablement que moi; je soumets donc avec plaisir, comme on peut bien croire, mon jugement au sien, et j'essaye à la faveur de deux autres écrits de faire passer celui-ci que je n'eusse peut être osé risquer seul.

Quant au troisième écrit [*Le Lévite d'Ephraïm*] qui n'est qu'une manière de petit poème en prose, paraphrase des trois derniers chapitres des Juges, j'avoue qu'il me sera toujours précieux, et que je ne le relis jamais sans une satisfaction intérieure, non par une sotte vanité d'auteur dont l'ineptie en ce point seroit inexcusable mais par un sentiment plus honnête et dont j'ose même me glorifier. Il suffit pour me faire entendre de dire que cet écrit fut fait en voyage le 10, l'onze et le douze de juin 1762⁵. Voilà de quoi s'occupoit cet infortuné défenseur de la vérité dans ces instans de peril et de trouble ou la colère et l'indignation devoient dévorer son cœur. Mes ennemis ont beau m'accabler de tous les maux dont pense s'aviser leur rage. Il en est un qui leur reste pour ma vengeance et que je défie de me faire éprouver jamais. C'est le tourment de haïr. [...⁶].

⁴ Chrétien-Guillaume de Lamoignon de Malesherbes (1721-1794); voir «Notice historique», p. 140.

⁵ Suit un passage biffé reproduit dans *O.C.* II, p. 1205.

⁶ La suite du texte est raturée et fragmentaire (voir *O.C.* II, p. 1205-1206). Les deux dernières phrases évoquent déjà textuellement les *Rêveries du promeneur solitaire* et les notes des «cartes à jouer».

ESSAI SUR L'ORIGINE DES LANGUES

Fac-similé du manuscrit

4835 n° 9.
Ms. R. 11

Essai

Sur l'origine des langues,

où il est parlé de la mélodie et
de l'imitation musicale



Par J. J. Rousseau

~~Citoyen de Genève~~

Essai

Sur l'origine des Langues.

Chap. I.

Des divers
moyens de
communiquer
nos pensées.

La parole distingue l'homme entre les animaux : le langage distingue les nations entre elles ; on ne connoît d'où est un homme qu'après qu'il a parlé. L'usage et le besoin font apprendre à chaque un la langue de son pays ; mais qu'est-ce qui fait que cette langue est celle de son pays et non pas d'un autre ? Il faut bien remonter pour le dire à — quelque raison qui tienne au local, et qui soit antérieure aux mœurs mêmes : la parole étant la première institution sociale ne doit sa forme qu'à des causes naturelles.

Sitôt qu'un homme fut reconnu par un autre pour un Être sentant — pensant et semblable à lui, le désir ou le besoin de lui communiquer ses sentimens

et les pensées lui en ^{2.} fit chercher les
moyens. Ces moyens ne peuvent fa-
tirer que des sens, les seuls instruments
par lesquels un homme puisse agir sur
un autre. Q'oilà donc l'institution des
signes sensibles pour exprimer la
pensée. Les inventeurs ^{du langage} ne firent pas ce
raisonnement, mais l'instinct leur en
suggéra la conséquence. ##

Quoique la Langue du geste et celle
de la voix soient également naturelles,
toute fois la première est plus facile
et dépend moins des conventions: car
plus d'objets frappent nos yeux que nos
oreilles et les figures ont plus de
variété que les sons; elles sont aussi
plus expressives et disent plus en moins
de tems. L'amour, dit-on, fut
l'inventeur du dessin. Il put inventer
aussi la parole, mais moins heureusement.
Peu content d'elle il la dédaigna, il a
des manières plus vives de s'exprimer.
Que celle qui traçoit avec tant de plaisir
l'ombre de son Amant lui disoit de

##

^{général}
Les moyens par lesquels nous pouvons agir sur les Sens d'autrui se bornent à deux,
avoir: le mouvement et la voix. l'action du mouvement est immédiate par le toucher
ou médiat par le geste; la première ayant pour terme la longueur du bras, ne peut
se transmettre à distance, mais l'autre atteint aussi loin que le rayon visuel.
Ainsi restent seulement la vue et l'ouïe pour organes passifs du langage
entre des hommes dispersés.

choses ! Quels sons ^{3.} eût-elle employés pour rendre ce mouvement de baguète ?

Nos gestes ne signifient rien que notre inquiétude naturelle ; ce n'est pas de ceux-là que je veux parler. Il n'y a que les Européens qui gesticulent en parlant : On dirait que toute la force de leur langue est dans leurs bras ; ils y ajoutent encore celle des poumons et tout cela ne leur sert de quères. Quand un Franc s'est bien demené, s'est bien tourmenté le corps à dire beaucoup de paroles, un clerc ôte un moment la pipe de la bouche, dit deux mots à demi-voix, et l'écrase d'une sentencie.

Depuis que nous avons appris à gesticuler nous avons oublié l'art des pantomimes, par la même raison qu'avec beaucoup de belles grammaires nous n'entendons plus les symboles des Egyptiens : Ce que les anciens disoient le plus vivement, ils ne l'exprimoient

pas par des mots ^{4.} mais par des signes;
ils ne le disoient pas, ils le montraient.

Ouvrez l'histoire ancienne vous
la trouverez pleine de ces manières
d'argumenter aux yeux, et jamais
elles ne manquent de produire un
effet plus assuré que tous les discours
qu'on auroit pu mettre à la place.
L'objet offert avant de parler —
ébranle l'imagination, excite la
curiosité, tient l'esprit en suspens et
dans l'attente de ce qu'on va dire.
J'ai remarqué que les Italiens et les
Provençaux, chez qui pour l'ordinaire
les gestes précèdent le discours, trouvent
ainsi le moyen de se faire mieux
écouter et même avec plus de plaisir.
Mais le langage le plus énergique
est celui où le signe a-tout-dit avant
qu'on parle. Larcin, Crasibule —
abatant les têtes des pavots, Alexandre
appliquant son cachet sur la bouche
de son favori, Diogène se promenant

5.
devant Zenon ne parloient-ils pas
mieux qu'avec des mots ? Quel circuit
de paroles eut aussi bien exprimé les
mêmes idées ? Darius engagé dans la
Scythie avec son armée reçoit de la
part du Roi des Scithes une grenouille,
un oiseau, une souris et cinq flèches :
le Hérault remet son présent en
silence et part. Cette terrible harangue
fut entendue, et Darius n'eut plus
grande hâte que de regagner son
pays comme il pût. Substituez une
lettre à ces signes, plus elle sera
menaçante moins elle effrayera ; ce
ne sera plus qu'une gasconade dont
Darius n'auroit fait que rire.

Quand le lévite d'Ephraïm voulut
venger la mort de sa femme, il —
n'écrivit point aux Tribus d'Israël ;
il divisa le corps en douze pièces et les
leur envoya. A ce horrible aspect
ils coururent aux armes en criant tous
d'une voix : non, jamais rien de tel n'en
arrivé dans Israël, depuis le jour que

6.
~~nos pères sortirent d'Égypte jusqu'à~~
ce jour. Et la Tribu de Benjamin fut
exterminée.* De nos jours l'affaire
tournée en plaidoyés, en discussions,
peut-être en plaisanteries en traîné
en longueur, et le plus horrible des
crimes fut enfin demeuré impuni.
Le Roi Saül revenant du Labourage
depeça de mêmes les bœufs de Sa-
charrées et usa d'un signe semblable
pour faire marcher Israël au secours
de la ville de Jabès. Les Prophètes des
Juifs les législateurs des Grecs offraient
souvent au peuple des objets sensibles-
lui parloient mieux par ces objets —
qu'ils n'eussent fait par de longs
discours, et la manière dont Athénée
rapporte que l'orateur Hypéride fit
absoudre la courtisane Phryné sans
alléguer un seul mot pour la défense,
et encore un éloquence muette dont
l'effet n'en pas rare dans tous les tems.

Ainsi l'on parle aux yeux bien
mieux qu'aux oreilles : il n'y a personne

* Il n'en resta que six ans hommes sans femmes ni enfans.

qui ne fente la vérité ^{7.} de jugement
d'Horace à cet égard. On voit même que
les discours les plus éloquents sont ceux où
l'on enchaîne le plus d'images, et les
sons n'ont jamais plus d'énergie que
quand ils font l'effet des couleurs.

Mais lorsqu'il est question d'ébranler
le cœur et d'enflammer les passions, —
c'est toute autre chose. L'impression
successive du discours, qui frappe à
coups redoublés vous donne bien une
autre émotion que la présence de
l'objet même ou d'un coup d'œil vous
avez tout vu. Supposez une situation
de couleur parfaitement connue, en
voyant la personne affligée vous
serez difficilement ému jusqu'à pleurer;
mais laissez-lui le temps de vous dire tout
ce qu'elle sent, et bientôt vous allez
fondre en larmes. Ce n'est qu'ainsi que
les scènes de tragédie font leur effet*. La
seule pantomime sans discours vous
laissera presque tranquille; le discours
sans geste vous arrachera des pleurs. Les
passions ont leurs gestes; mais elles ont

* J'ai dit ailleurs pourquoi les malheurs feints nous touchent bien plus que les
véritables. Tel sanglot à la tragédie qui n'eût de ses jours pitié d'aucun
malheureux. L'invention du théâtre est admirable pour enorgueillir —
notre amour-propre de toutes les vertus que nous n'avons point.

aussi leurs accens, et ces accens qui nous font tressaillir, ces accens auxquels on ne peut dérober son organe pénétrant par lui jusqu'au fond du cœur, y portent malgré nous les mouvemens qui les arrachent, et nous font sentir ce que nous entendons. Concluons que les signes visibles rendent l'imitation plus exacte, mais que l'intérêt s'excite mieux par les sons.

Ceci me fait penser que si nous n'avions jamais eu que des besoins physiques, nous aurions fort bien dû ne parler jamais et nous entendre parfaitement par la seule langue du geste. Nous aurions pu établir des sociétés peu différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, ou qui même auroient marché mieux à leur but : nous aurions pu instituer des loix, choisir des chefs, inventer des arts, établir le commerce, et faire en un mot presque autant de choses que nous en faisons par le secours de la parole. La langue épistolaire des salams* transmet sans crainte des jaloux

* Les Salams sont des multitudes de choses les plus communes comme une orange, un ruban, du charbon &c, dont l'envoi forme un sens connu de tous les amans dans les pays où cette langue est en usage.

9

les secrets de la galanterie orientale à travers les Harems les mieux gardés. Les muets du Grand-Seigneur s'entendent entre eux et entendent tout ce qu'on leur dit par signes, tout aussi bien qu'on peut le dire par le discours. Le Sieur Pereyre et ceux qui comme lui apprennent aux muets non seulement à parler mais à savoir ce qu'ils disent, sont bien forcés de leur apprendre auparavant une autre langue non moins compliquée, à l'aide de laquelle ils puissent leur faire entendre celle-là.

Chardin dit qu'aux Indes les facteurs se prenant la main l'un à l'autre et modifiant leurs attouchemens d'une manière que personne ne peut appercevoir traittent ainsi publiquement mais en secret toutes leurs affaires sans s'en être dit un seul mot. Supposez ces facteurs aveugles sourds et muets, ils ne s'entendront pas moins entre eux. Ce qui montre que des deux sens par lesquels nous sommes actifs, un seul

suffiroit pour nous former un langage.

Il paroît encore par les mêmes observations que l'invention de l'art de communiquer nos idées dépend moins des organes qui nous servent à cette communication que d'une faculté propre à l'homme, qui lui fait employer ses organes à cet usage; et qui si ceux-là lui manquoient lui en feroit employer d'autres à la même fin. Donnez à l'homme une organisation tout aussi grossière qu'il vous plaira: sans doute il acquerra moins d'idées; mais pourvu seulement qu'il y ait entre lui et ses semblables quelque moyen de communication par lequel l'un puisse agir et l'autre sentir, ils parviendront à se communiquer enfin tout autant d'idées qu'ils en auront.

Les animaux ont pour cette communication une organisation plus que suffisante, et jamais aucun d'eux n'en a fait cet usage. Voilà, ce me

semble, une différence¹¹ bien caractéristique. Ceux d'entre eux qui travaillent et vivent en commun, les Castors, les fourmis, les abeilles ont quelque langue naturelle pour s'entre-communiquer, je n'en fais aucun doute. Il y a même lieu de croire que la langue des Castors et celle des fourmis — sont dans le geste et parlent seulement aux yeux. Quoiqu'il en soit, par cela même que les unes et les autres de ces langues sont naturelles, elles ne sont pas acquises; les animaux qui les parlent les ont en naissant, ils les ont tous, et partout la même: ils n'en changent point, ils n'y font pas le moindre progrès. La langue de convention n'appartient qu'à l'homme. Voilà pourquoi l'homme fait des progrès soit en bien soit en mal, et pourquoi les animaux n'en font point. Cette seule distinction paroît mener loin: on l'explique, dit-on, par la différence des organes. Je ferois curieux de voir cette explication.

Ch: II.
Que ^{la} l'invention
de la parole ne vint
pas des besoins mais
des passions.

12.
Il est donc à croire que les besoins dictèrent
les premiers gestes et que les passions —
arrachèrent les premières voix. En suivant
avec ces distinctions la trace des faits, —
peut-être faudroit-il raisonner sur l'origine
des langues tout autrement qu'on n'a fait
jusqu'ici. Le génie des langues orientales,
les plus anciennes qui nous soient —
connues, dément absolument la marche
didactique qu'on imagine dans leur —
composition. Ces langues n'ont rien de
méthodique et de raisonné; elles sont vives
et figurées. On nous fait du langage des
premiers hommes des langues de Géomètres,
et nous voyons que ce furent des langues
de Poètes.

Cela doit être. On ne commença pas par
raisonner mais par sentir. On prétend que
les hommes inventèrent la parole pour
exprimer leurs besoins; cette opinion me
paroît insoutenable. L'effet naturel des
premiers besoins fut d'écartier les hommes
et non de les rapprocher. Il le faisoit ainsi
pour que l'espèce vint à s'étendre et

que la terre se peuplât ^{13.} promptement ;
sans quoi le genre humain se fût entêté
dans un coin du monde, et tout le reste
fût demeuré désert.

De cela seul il suit avec évidence que
l'origine des langues n'en point due aux
premiers besoins des hommes ; il seroit
absurde que de la cause qui les écarte
vint le moyen qui les unit. D'où peut
donc venir cette origine ? Des besoins —
moraux, des passions. Toutes les passions
rapprochent les hommes que la nécessité
de chercher à vivre force à se fuir. Ce
n'en ni la faim ni la soif, mais l'amour
la haine la pitié la colère qui leur ont
arraché les premières voix. Les fruits ne
se déroberont point à nos mains, on peut
s'en nourrir sans parler, on poursuit
en silence la proie dont on veut se
repaître ; mais pour émuouvoir un
jeune cœur, pour repousser un agresseur
injuste la nature dicte des accents, des
cris, des plaintes : voilà les plus anciens
mots inventés, et voilà pourquoi les.

14.
premières langues furent chantantes et
passionnées avant d'être simples et
méthodiques. Tout ceci n'en pas vrai
sans distinction, mais j'y reviendrai

Ch. III. ci-après.

Quel p.
langage des
être figuré.

Comme les premiers motifs qui firent
parler l'homme furent des passions, les
premières expressions furent des tropes.
Le langage figuré fut le premier à
naître, le sens propre fut trouvé le
dernier. On n'appella les choses de leur
vrai nom que quand on les vit sous leur
véritable forme. D'abord on ne parla
qu'en poésie; on ne s'avisa de
raisonner que longtemps après.

Or je sens bien qu'ici le lecteur
m'arrête, et me demande comment une
expression peut être figurée avant d'avoir
un sens propre, puis que ce n'est que
dans la translation du sens que consiste
la figure. Je conçois de cela; mais pour
m'entendre il faut substituer l'idée —
que la passion nous présente, au mot
que nous transposons; car on ne

transpose les mots ¹⁵ qui parce qu' on transpose aussi les idées, autrement le langage figuré ne signifieroit rien. Je répons donc par un exemple.

Un homme Sauvage en rencontrant d'autres se fera d'abord effrayé. La frayeur lui aura fait voir ces hommes plus grands et plus forts que lui-même; il leur aura donné le nom de Géans. - Après beaucoup d'expériences il aura reconnu que ces prétendus Géans n'étoient ni plus grands ni plus forts que lui, leur stature ne convenoit point à l'idée qu'il avoit d'abord attachée au mot de Géans. Il inventera donc un autre nom commun à eux et à lui, tel, par exemple, que le nom d'homme, et laissera celui de Géant à l'objet faux qui l'avoit frappé durant son illusion. Voilà comment le mot figuré naît avant le mot propre, lorsque la passion nous fascine les yeux et que la première idée qu'elle nous offre n'est pas celle de la vérité. Ce que j'ai dit des mots et des

Seroient de nouvelles sources de combinaisons, en sorte que les voix, les sons, l'accent, le nombre, qui sont de la nature, laissant peu de chose à faire aux articulations qui sont de convention, l'on chanteroit au lieu de parler : la plus part des mots radicaux seroient des sons imitatifs, ou de l'accent des passions, ou de l'effet des objets sensibles : l'onomatopée s'y feroit sentir continuellement.

Cette langue auroit beaucoup de synonymes pour exprimer le même être par ses différents rapports^{*} ; elle auroit peu d'adverbes et de mots abstraits pour exprimer ces mêmes rapports. Elle auroit beaucoup d'augmentatifs, de diminutifs, de mots composés, de particules expletives, pour donner de la cadence aux périodes et de la rondeur aux phrases ; elle auroit beaucoup d'irrégularités et d'anomalies, elle négligeroit l'analogie grammaticale pour s'attacher à l'euphonie, au nombre, à l'harmonie, et à la beauté des sons ; au lieu d'arguments elle auroit des sentences, elle persuaderoit sans convaincre et peindroit sans raisonner ; elle ressembleroit à la langue chinoise à certains égards, à la grecque ^{à l'arabe à d'autres.} à d'autres. Étendez ces idées dans toutes leurs branches, et vous trouverez que le Cratyle de Platon n'en pas si ridicule.

* On dit que l'Arabe a plus de mille mots différents pour dire un chameau, plus de cent pour dire un glaive. &c.

qu'il paroît l'être. 19.

ch. V.
de l'écriture.

Quiconque étudiera l'histoire et le progrès des langues verra que plus les voix deviennent monotones plus les consonnes se multiplient, et qu'aux accents qui s'effacent, aux quantités qui s'égalisent, on supplée par des combinaisons grammaticales et par de nouvelles articulations: mais ce n'est qu'à force de tems que se font ces changemens. A mesure que les besoins ^{croissent que} les affaires ^{se multiplient} ~~se multiplient~~ et que les lumières s'étendent le langage change de caractère; il devient plus juste et moins passionné; il substitue aux sentimens les idées; il ne parle plus au cœur mais à la raison. Par-là-même l'accent s'éteint l'articulation s'étend, la langue devient plus exacte plus claire, mais plus traînante plus lourde et plus froide. Ces progrès me paroît tout à fait naturel.

Un autre moyen de comparer les langues et de juger de leur ancienneté se tire de l'écriture, et cela en raison inverse de

avec d'autres peuples parlant d'autres langues, lesquels du moins étoient contemporains et pouvoient être plus anciens que lui. On ne peut pas dire la même chose des deux autres méthodes. J'avoue, cependant, que si l'on s'en tient à l'histoire et aux faits connus, l'écriture par Alphabets paroit remonter aussi haut

~~comme l'antiquité~~ qu'aucune autre. Mais il n'en pas surprenant que nous manquions de monuments des temps où l'on n'écrivoit pas.

Il est peu vraisemblable que les premiers qui s'avisèrent de résoudre la parole en signes élémentaires aient fait d'abord des divisions bien exactes. Quand ils l'apprirent ensuite de l'insuffisance de leur analyse les uns, comme les Grecs, multiplieront les caractères de leur alphabet, les autres se contenteront d'en varier le sens ou le son par des positions ou combinaisons différentes. - Ainsi paroissent écrites les inscriptions des ruines de Tchelminar, dont Chardin nous a tracé des Ectypes. On n'y distingue que deux figures ou caractères*, mais de

* Des gens s'étonnent, de Chardin, que deux figures puissent faire tant de lettres, mais pour moi je ne vois pas là de quoi s'étonner si fort, puisque les lettres de notre Alphabet qui sont au nombre de vingt-trois, ne sont pourtant composées que de deux lignes, la droite et la circulaire, c'est-à-dire, qu'avec un C et un I. on fait toutes les lettres qui composent nos mots.

diverses grandeurs et posés en —
différens sens. Cette langue inconnue
et d'une antiquité presque effrayante
devoit pourtant ^{alors} être ^{très} formée, à en
juger par la perfection des arts —
qu'annoncent la beauté des caractères* et
les monumens admirables —
où je trouve les inscriptions. Je
ne fais pourquoi l'on parle si peu
de ces étonnantes ruines : quand j'en lis
la description dans Chardin je me
crois transporté dans un autre monde.
Il me semble que tout cela donne
furieusement à penser.

L'art d'écrire ne tient point à celui de
parler. Il tient à des besoins d'une autre
nature qui naissent plutôt ou plus tard
selon des circonstances tout-à-fait
indépendantes de la durée des peuples,

* Ce caractère paroît fort beau et n'a rien de confus ni de barbare.
L'on diroit que les lettres auroient été dorées ; car il y en a plusieurs et
surtout des majuscules, où il paroît encore de l'or, et c'en assurement
quelque chose d'admirable et d'inouïable que l'air n'ait pu
manger cette dorure durant tant de siècles. Du reste ce n'est pas
merveille qu'aucun de tous les savans du monde n'aient jamais
rien compris à cette écriture, puis qu'elle n'a approché en aucune
manière d'aucune écriture qui soit venue à nôtre connoissance, au
lieu que toutes les écritures connues au jourd'hui, excepté le Chinois, ont
beaucoup d'affinité entre elles, et paroissent venir de la même
source. Ce qu'il y a en ceci de plus merveilleux, est que les Grecs qui
sont les restes des anciens Perses et qui en conservent et perpétuent la
Religion, non seulement ne connoissent pas mieux ces caractères que nous,
mais que leurs caractères n'y ressemblent pas plus que les nôtres. D'où il s'ensuit
ou que c'en est un caractère de cabale, ce qui n'est pas vraisemblable, puis que
ce caractère est le commun et naturel de l'édifice en tous endroits, et
qu'il n'y en a pas d'autre du même usage, ou qu'il en est d'une se.

26.

Dux s'abolir quand les manuscrits se multiplièrent.

Mais bien que l'alphabet grec vienne de l'alphabet Phénicien il ne s'ensuit point que la langue grecque vienne de la phénicienne. Une de ces propositions ne tient point à l'autre, et il paroît que la langue grecque étoit déjà fort ancienne, que l'art d'écrire étoit récent et même imparfait chez les Grecs. Jusqu'au siège de Troie ils n'eurent que seize lettres, si toutefois ils les eurent. On dit que Palamède en ajouta quatre et Simonide les quatre autres. Tout cela en pris d'un peu loin. Au contraire le latin, langue plus moderne eut presque dès sa naissance un alphabet complet, donc cependant les premiers Romains ne se servoient guères, puisqu'ils commencèrent si tard d'écrire leur histoire et que les lettres ne se marquoient qu'avec des clous.

Du reste il n'y a pas une quantité de lettres ou élémens de la parole absolument déterminées; les uns en ont plus les autres

27.
moins selon les langues et selon les diverses
modifications qu'on donne aux voix et
aux consonnes. Ceux qui ne comptent —
que cinq voyelles se trompent. Forcément les
Grecs en écrivaient sept, les premiers
Romains six*, M^{rs} de Dors-royal en
comptent six, M. Duclos dix-sept,
et je ne doute pas qu'on n'en trouvât
beaucoup davantage si l'habitude avait
rendu l'oreille plus sensible et la
bouche plus exercée aux diverses
modifications dont elles sont susceptibles.
A proportion de la délicatesse de
l'organe on trouvera plus ou moins de
ces modifications, entre l'a aigu et
l'o grave, entre l'i et l'e ouvert &c.
C'en est ce que chacun peut éprouver
en passant d'une voyelle à l'autre
par une voix continue et nuancée;
car on peut fixer plus ou moins de
ces nuances et les marquer par des
caractères particuliers, selon qu'à force
d'habitude on s'y en rend plus ou
moins sensible, et cette habitude dépend

* Vocales quas Græci septem, Romulus sex, usus posterior quinque
commemoravit, y velut græca rejecta. Mart: capel: l. III.

NB C'est une bêtise qu'il faut être persuadé l'histoire de
Thélèrophone dans l'Iliade même prouve que l'art d'écrire était
en usage du temps de l'Iliade; mais cela n'empêche pas que son
ouvrage ne fut chanté plutôt qu'écrit.

30

voit pas la moindre trace de cet art. La
diversité des dialectes employés dans ces
deux Poèmes forme encore un préjugé
contraire. Les dialectes se rapprochent et
se confondent par l'écriture, tout se
rapporte insensiblement à un modèle
commun. Plus une nation lit et
s'instruit, plus ses dialectes s'effacent,
et enfin ^{ils} ne restent plus qu'en
forme de jargon chez le peuple, qui lit
peu et qui n'écrit point.

Or ces deux Poèmes étant postérieurs
au siège de Troie, il n'est guère
apparent que les Grecs qui firent ce
siège connussent l'écriture, et que le
Poète qui le chanta ne la connût pas.
Ces Poèmes restèrent longtemps écrits
seulement dans la mémoire des hommes;
ils furent rassemblés par écrit assez tard
et avec beaucoup de peine. Ce fut quand
la Grèce commença d'aborder en livres
et en poésie écrites que tout le charme
de celle d'Homère se fit sentir par
comparaison. Les autres Poètes écrivoient,

écrit un homme qu'on nomme d'un homme qu'on appelle? C'en là
vraiment une équivoque qu'un levé le poine vocatif. La même
équivoque se trouve dans l'ironie, quand l'auteur ne la fait
pas sentir.

≠ Si l'Iliade en été écrite, elle en été beaucoup moins chantée, les Rhapsodes en ont été moins recherchés et le Tenor en moins multipliés. Aucun autre Poète n'a été aimé de si ce n'est le Chœur à Venise, en ce sens que par les Gondoliers qui ne sont pas qu'un instrument.

31.

Homère seul avoir chanté, et ces chants divins n'ont cessé d'être écoutés avec ravissement que quand l'Europe s'est couverte de barbares qui se sont mêlés de juger ce qu'ils ne pouvoient sentir.

Chap. VII

Nous n'avons aucune idée d'une langue sonore et harmonieuse qui parle autant par les sons que par les voix. Si l'on croit suppléer à l'accent par les accens on se trompe: On n'invente les accens que quand l'accent est déjà perdu^(*). Il y a plus; nous croyons avoir des accens dans notre langue, et nous n'en avons point. Nos prétendus accens ne sont que des voyelles ou des signes de quantités; ils ne marquent aucune variété de sons. La preuve est que ces accens se rendent tous ou par des tons inégaux, ou par des modifications des lèvres, de la langue ou du palais qui font la diversité des voix, aucun par des modifications de la glotte qui font la diversité des sons. Ainsi quand notre circonflexe n'est pas une

de la poésie.
par la
nature.

(*) Voyez page 117 pour la note qui se rapporte à

Simple voix il est ^{32.} une longue ou il n'en rien. Voyons à présent ce qu'il étoit chez les Grecs.

Denis d'Halycarnasse dit que l'élevation du ton dans l'accent aigu et l'abaissement dans le grave étoient d'une quinte; — ainsi l'accent prosodique étoit aussi musical, surtout le circonflexe, ou la voix après avoir montée d'une quinte descendoit d'une autre quinte sur la même syllabe*. On voit après par le passage et par ce qui s'y rapporte que M. Duclos ne reconnoît point d'accent musical dans notre langue, mais seulement l'accent prosodique et l'accent vocal; On y ~~avait~~ ajoutés un accent orthographique qui ne change rien à la voix, ni au son, ni à la quantité, mais qui tantôt indique une lettre supprimée comme le circonflexe et tantôt fixe le sens équivoque d'un monosyllabe, tel que l'accent prétendu grave qui distingue où adverbe de lieu de ou particule disjonctive, et à pris pour article du même a pris pour verbe: cet accent distingue à l'œil seulement ces monosyllabes, rien ne les distingue à la prononciation†. Ainsi la définition de

* M. Duclos, Rem: sur la gram: génér: et raisonnée. p. 30.

† On pourroit croire que c'est par le même accent que les Italiens distinguent par exemple è verbe de e conjonction; mais le premier se distingue à l'oreille par un son plus fort et plus appuyé, ce qui rend ~~le même~~ vocal l'accent donc il est marqué: Observation que le Buonmattei a eu tort de ne pas faire.

33.
l'accent que les François ont généralement
adoptée ne convient à aucun des accens
de leur langue.

Je m'attends bien que plusieurs de
leurs grammairiens prévenus que les
accens marquent ~~une~~ élévation ou
abaissement de voix se récrieront ^{encore} ici
au paradoxe, et faute de mettre après
de soins à l'expérience ils croiront
rendre par les modifications de la glotte
les mêmes accens qu'ils rendent uniquement
en variant les ouvertures de la bouche
ou les positions de la langue. Mais voici
ce que j'ai à leur dire pour constater
l'expérience et rendre ma preuve
sans réplique.

Prenez exactement avec la voix
l'unisson de quelque instrument de
musique, et sur ce unisson prononcez
de suite tous les mots François les plus
diversement accentués que vous pourrez
rassembler; comme il n'en pas ici
question de l'accent oratoire mais
seulement de l'accent grammatical;
il n'en pas même nécessaire que ces

divers mots aient ³² un sens suivi. Observer
en parlant ainsi si vous ne marquez
pas sur ces mêmes son tous les accents
aussi sensiblement aussi nettement
que si vous prononciez sans gêne en
variant votre ton de voix. Or ce fait
supposé, et il est incontestable, je dis que
puisque tous vos accents s'expriment
sur le même ton, ils ne marquent donc
pas des sons différents. Je n'imagine
pas ce qu'on peut répondre à cela.

Toute langue où l'on peut mettre
plusieurs airs de ~~musique~~ sur les mêmes
paroles n'a point d'accent ~~fixe~~
musical déterminé. Si l'accent étoit
déterminé, l'air le feroit aussi. Dès que le
chant est arbitraire, l'accent en compte
pour rien.

Les langues modernes de l'Europe sont
toutes du plus au moins dans le même cas.
Je n'en excepte pas même l'italienne. La
langue italienne non plus que la française
n'en point par elle-même une langue
musicale. La différence est seulement que
l'une se prête à la musique, et que

35.

l'autre ne s'y prête pas.

Tout ceci mène à la confirmation de ce principe, que par un progrès naturel toutes les langues lettrées doivent changer de caractère et perdre de la force en gagnant de la clarté, que plus on s'attache à perfectionner la grammaire et la logique, plus on accélère ce progrès, et que pour rendre bientôt une langue froide et monotone il ne faut qu'établir des académies chez le peuple qui la parle.

On connoît les langues dérivées par la différence de l'orthographe à la prononciation. Plus les langues sont antiques et originales, moins il y a d'arbitraire dans la manière de les prononcer, par conséquent moins de complication de caractères pour déterminer cette prononciation. Tous les signes prosodiques des anciens, dit M. Duclos, supposé que l'emploi en fut bien fixé, ne valaient pas encore l'usage. Je dirai plus; ils y furent substitués. Les anciens

Hébreux n'avoient ni points ni accents
~~ils n'avoient pas même~~
~~à peine avoient-ils~~ des voyelles. Quand
 les autres Nations ont voulu se mêler
 de parler Hébreu, et que les Juifs ont
 parlé d'autres langues, la leur a perdu
 son accent; il a fallu des points des
 signes pour le régler, ^{cela a bien plus servi le}
~~et toute cela sans~~
^{leurs des mots que la prononciation de la langue.}
~~beaucoup de succès.~~ Les Juifs de nos
 jours parlant Hébreu ne seroient plus
 entendus de leurs ancêtres.

Pour savoir l'Anglois il faut
 l'apprendre deux fois, l'une à le lire et
 l'autre à le parler. Si un Anglois lit à
 haute voix et qu'un étranger jette les yeux
 sur le livre, l'étranger n'apperoit aucun
 rapport entre ce qu'il voit et ce qu'il
 entend. Pourquoi cela? Parce que
 l'Angleterre ayant été successivement
 conquise par divers peuples, les mots se-
 font toujours écrits de même tandis que
 la manière de les prononcer a souvent
 changé. Il y a bien de la différence entre
 les signes qui déterminent le sens de
 l'écriture et ceux qui règlent la pronon-
 ciation. Il seroit aisé de faire avec les seules
 consonnes une langue fort claire par

écrit, mais qu'on ne ~~sauroit~~ parler. —
d'algèbre a quelque chose de cette langue-là.
Quand une langue est plus claire par
son orthographe que par sa ~~prononciation~~,
prononciation c'est un signe qu'elle est
plus écrite que parlée; telle pouvoit
être la langue savante des Egyptiens;
telles sont pour nous les langues mortes.
Dans celles qu'on charge de consonnes —
inutiles l'écriture semble même avoir
précédé la parole, ce qui ne croiroit la
polonoise dans ce cas-là? Si cela étoit
le Polonois devroit être la plus froide
de toutes les langues.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici convient
aux langues primitives en général et
aux progrès qui résultent de leur durée,
mais n'explique ni leur origine ni
leurs différences. La principale cause
qui les distingue est locale, elle vient
des climats où elles naissent et de la
manière dont elles se forment, c'est à
cette cause qu'il faut remonter pour
concevoir la différence générale et
caractéristique qu'on remarque entre

Chap VIII

différence
générale et
locale dans
l'origine des
langues.

les langues du midi ^{38.} et celles du nord. Le grand défaut des Européens en de philosopher toujours sur les origines des choses d'après ce qui se passe autour d'eux. Ils ne manquent point de nous montrer les premiers hommes habitans une terre ingrate et rude, mourant de froid et de faim, empressés à se faire un couvert et des habits; ils ne voyent par tout que la neige et les glaces de l'Europe; sans songer que l'espèce humaine ainsi que toutes les autres a pris naissance dans les pays chauds et que sur les deux tiers du globe l'hiver est à peine connu. Quand on veut étudier les hommes il faut regarder près de soi; mais pour étudier l'homme il faut apprendre à porter la vue au loin; il faut d'abord observer les différences pour découvrir les propriétés.

Le genre humain ne dans les pays chauds s'étend de là dans les pays froids; c'est dans ceux-ci qu'il se multiplie et se reflue ensuite dans les pays chauds. De

cette action et réaction viennent les révolutions de la terre et l'agitation continuelle de ses habitants. Tâchons de suivre dans nos recherches l'ordre même de la nature. J'entre dans une longue digression sur un sujet si rebattu qu'il en est trivial, mais auquel il faut toujours revenir malgré qu'on en ait pour trouver l'origine des institutions humaines.

Dans les premiers temps* les hommes éparés sur la face de la terre n'avoient de société que celle de la famille, de loi que celles de la nature, de langue que le geste et quelques sons inarticulés.† Ils n'étoient liés par aucune idée de fraternité commune, et n'ayant aucun arbitre que la force ils se croyoient ennemis les uns des autres. C'étoient leur faiblesse et leur ignorance qui leur donnoient cette opinion. Ne connoissant rien ils craignoient tout, ils attaquoient pour se défendre. Un homme abandonné seul sur la face de

IX
Chap. ~~IX~~
formation
des langues
naturelles

* J'appelle les premiers temps ceux de la dispersion des hommes, à quelque âge qu'on du genre humain qu'on veuille en fixer l'époque.

† Les véritables langues n'ont point une origine domestique, il n'y a qu'une convention plus générale et plus durable qui les puisse établir. Les sauvages de l'Amérique ne parlent presque jamais que hors de chez eux; chacun garde le silence dans la cabane, il parle par signes à sa famille, et ces signes sont peu fréquents parce qu'un sauvage est moins inquiet moins impatient qu'un Européen, qu'il n'a pas tant de besoins, et qu'il prend soin d'y pourvoir lui-même.

40.

la terre à la merci du genre humain
devoit être un animal féroce. Il étoit
prêt à faire aux autres tout le mal
qu'il craignoit d'eux. La crainte et la
faiblesse sont les sources de la cruauté.

Les affections sociales ne se développent en nous
qu'avec nos lumières. La pitié, bien que
naturelle au cœur de l'homme resteroit
éternellement inactive sans l'imagination
qui la met en jeu. Comment nous
laissons-nous é mouvoir à la pitié? En
nous transportant hors de nous-mêmes;
en nous identifiant avec l'être souffrant.
Nous ne souffrons qu'autant que nous
jugeons qu'il souffre; ce n'est pas dans
nous c'est dans lui que nous souffrons.
Qu'on songe combien ce transport
suppose de connoissances acquises! —
Comment imaginerois-je des maux dont
je n'ai nulle idée? comment souffrirois-je
en voyant souffrir un autre si je ne
sais pas même qu'il souffre, si j'ignore
ce qu'il y a de commun entre lui et
moi? Celui qui n'a jamais réfléchi ne

peut être ni clement ni juste ni pitoyable, il ne peut pas non plus être méchant et vindicatif. Celui qui n'imagine rien ne sent que lui-même; il est seul au milieu du genre humain.

La reflexion naît des idées comparées, et c'est la pluralité des idées qui porte à les comparer. Celui qui ne voit qu'un seul objet n'a point de comparaison à faire. Celui qui n'en voit qu'un petit nombre et toujours les mêmes. Dès son enfance ne les compare point encore, parce que l'habitude de les voir lui ôte l'attention nécessaire pour les examiner; mais à mesure qu'un objet nouveau nous frappe nous voulons le connaître, dans ceux qui nous sont connus nous lui cherchons des rapports; c'est ainsi que nous apprenons à considérer ce qui est sous nos yeux, et que ce qui nous est étranger nous porte à l'examen de ce qui nous touche.

Appliquez ces idées aux premiers hommes, vous verrez la raison de leur barbarie.

42.
Et n'ayant jamais rien vu que ce qui
étoit autour d'eux, cela même ils ne
le connoissoient pas; ils ne se connoissoient
pas eux-mêmes. Ils avoient l'idée d'un
Père, d'un fils, d'un frère, et non pas
d'un homme. Leur cabane contenoit —
tous leurs semblables; un étranger, une
bête un monstre étoient pour eux la
même chose: hors eux et leur famille,
l'univers entier ne leur étoit rien.

Delà les contradictions apparentes qu'on
voit entre les pères des nations: l'un
de naturel et tant d'inhumanité, des
mœurs si féroces et des cœurs si tendres,
tant d'amour pour leur famille et
d'aversion pour leur espèce. Tous leurs
sentimens concentrés entre leurs proches
en avoient plus d'énergie. Tout ce
qu'ils connoissoient leur étoit cher. —
Ennemis du reste du monde qu'ils ne
voyoient point et qu'ils ignoroient, ils
ne haïssoient que ce qu'ils ne pouvoient
connoître.

Ces tems de barbarie étoient le siècle

43.

d'or; non parce que les hommes étoient
unis, mais parce qu'ils étoient séparés.
Chacun, soit-on, s'estimoit le maître de
tout; cela peut être; mais nul ne
connoissoit et ne desiroit que ce qui
étoit sous sa main: ses besoins ^{loin de les}
~~se rapprocher de ses semblables l'en éloignoient~~
~~éloignoient pas de son domicile~~. Les
hommes, si l'on veut, s'attaquoient
dans la rencontre, mais ils se
rencontroient rarement. Par tout
régnait l'état de guerre, et toute la
terre étoit en paix.

Les premiers hommes furent ~~chasseurs~~
chasseurs ou bergers et non pas laboureurs,
les premiers biens furent des troupeaux
et non pas des champs. Avant que la
propriété de la terre fut partagée
nul ne pensoit à la cultiver. —
L'agriculture est un art qui demande
des instrumens; semer pour recueillir
est une précaution qui demande de
la prévoyance. L'homme en société
cherche à s'étendre, l'homme isolé se
resserre. Hors de la portée où son

44.
œil pour voir et où son bras peut
atteindre il n'y a plus pour lui ni
droit ni propriété. Quand le Cyclope
a roulé la pierre à l'entrée de la
caverne les troupeaux se lui font
en sûreté. Mais qui garderoit les
moissons de celui pour qui les loix ne
veillent pas?

On me dira que Caïn fut laboureur
et que Noé planta la vigne. Pourquoi
non? Ils étoient seuls, qu'avoient-ils à
craindre? D'ailleurs ce ne fait rien
contre moi; j'ai dit ci-devant ce que
j'entendois par les premiers temps. En
devenant fugitif Caïn fut bien forcé
d'abandonner l'agriculture; la vie
errante des descendants de Noé dut aussi
la leur faire oublier; il fallut peupler la
terre avant de la cultiver; ces deux choses
~~ne~~ se font mal ensemble. Durant la
première dispersion du genre humain,
jusqu'à ce que la famille fût arrêtée
et que l'homme eut une habitation fixe
il n'y eut plus d'agriculture. Les peuples

45.

qui ne se fixent point ne sauroient
cultiver la terre; tels furent autrefois
les Nomades, tels furent les Arabes
vivants sous des tentes, les Scythes dans
leurs chariots, tels sont encore aujourd'hui
les Tartares errans, et les Sauvages
de l'Amérique.

Généralement chez tous les peuples dont
l'origine nous est connue on trouve les
premiers barbares voraces et carnassiers
plutôt qu'agriculteurs et granivores.
Les Grecs nomment le premier qui leur
apprit à labourer la terre, et il paroît
qu'ils ne connurent cet art que fort
tard: mais quand ils ajoutent qu'avant
Triptolème ils ne vivoient que de gland,
ils disent une chose sans vraisemblance
et que leur propre histoire dément; car
ils mangeoient de la chair avant
Triptolème, puis qu'il leur défendit d'en
manger. On ne voit pas, au reste, qu'ils
aient tenu grand compte de cette défense.

Dans les festins d'Homère on tue un
bœuf pour regaler les hôtes, comme on

tueroit de nos jours ^{46.} un cochon de lait. En lisant qu'Abraham servit un veau à trois personnes et qu'Eumée fit rôler deux chevreaux pour le dîner d'Elisse, et qu'autant en fit Rebecca pour celui de son mari — on peut juger quels terribles devoreurs de viandes étoient les hommes de ces tems-là. Pour concevoir les repas des anciens on n'a qu'à voir encore aujourd'hui ceux des Sauvages ; j'ai failli dire ceux des Anglois.

Le premier gâteau qui fut mangé fut la communion du genre humain. — Quand les hommes commencèrent à se fixer ils défrichoient quelque peu de terre autour de leur cabane, c'étoit un jardin plutôt qu'un champ. Le peu de grain qu'on recueilloit se broyoit entre deux pierres, on en faisoit quelques gâteaux qu'on cuisoit sous la cendre ou sur la braise ou sur une pierre ardente, et dont on ne mangeoit que dans les festins. Cet antique usage qui fut consacré chez les Juifs par la pâque se conserve encore aujourd'hui dans la Perse et dans les Indes. On n'y mange

47

que des pains sans levain, et ces pains
en feuilles minces se cuisent et se
consommement à chaque repas. On ne s'est
avisé de faire fermenter le pain que
quand il en a fallu davantage, car la
fermentation se fait mal sur une
petite quantité.

Je sais qu'on trouve déjà l'agriculture
en grand dès le temps des ~~patriarches~~
patriarches. Le voisinage de l'Egypte
avait dû la porter de bonne heure en
Palestine. Le livre de Job, le plus ancien,
peu-être, de tous les livres qui existent,
parle de la culture des champs, il compte
cinq cent paires de bœufs parmi les
richesses de Job; ce mot de paires —
montre ces bœufs accouplés pour le
travail; il est dit positivement que ces
bœufs labouroient quand les sabéens les
enlevèrent, et l'on peut juger quelle
étendue de pays devoient labourer cinq
cent paires de bœufs.

C'est tout cela en vrai; mais ne confondons
point les temps. L'âge patriarchal que
nous connoissons est bien loin du

premier âge. ^{218.} L'écriture compte dix —
générations de l'un à l'autre dans ces
siècles où les hommes vivoient longtems.
Qu'ont-ils fait durant ces dix générations?
Et nous n'en savons rien. Vivant épars
et presque sans société à peine —
parloient-ils, comment pouvoient-ils
écrire, et dans l'uniformité de leur vie
isolée quels événemens nous auroient-ils
transmis?

Adam parloit; Noë parloit; soit. —
Adam avoit été instruit par Dieu-même.
En se divisant les enfans de Noë —
abandonnèrent l'agriculture, et la langue
commune perit avec la première société.
Cela seroit arrivé quand il n'y auroit
jamais eu de tour de babel. On a vu
dans des îles desertes des solitaires —
oublier leur propre langue; Rarement
après plusieurs générations des hommes —
hors de leur pays conservent leur premier
langage, même ayant des travaux
communs et vivant entre eux en société.
... Epars dans ce vaste desert du monde

49.
les hommes retombèrent dans la stérile-
barbarie où ils se feroient trouvés s'ils
étoient nés de la terre. En suivant ces
idées si naturelles il est aisé de
concilier l'autorité de l'Ecriture avec
les monumens antiques, et l'on n'en-
pas réduit à traiter de fables des
traditions aussi anciennes que les
peuples qui nous les ont transmises.

Dans cet état d'abrutissement il
falloit vivre. Les plus actifs les plus
robustes, ceux qui alloient toujours en
avant ne pouvoient vivre que de fruits
et de chasse; ils devinrent donc
chasseurs, violens, sanguinaires, puis-
avec le tems guerriers, conquérans, —
usurpateurs. L'histoire a fouillé les
monumens des crimes de ces premiers-
Rois; la guerre et les conquêtes ne font
que des chasses d'hommes. Après les
avoir conquis il ne leur manquoit que
de les dévorer. C'en est que leurs
successeurs ont appris à faire. ~~l'histoire~~

Le plus grand nombre, moins actif et plus paisible, s'arrêta le plutôt qu'il pût, assembla du bétail, l'apprivoisa, le rendit docile à la voix de l'homme ^{pour s'en nourrir} ~~et pour s'en nourrir~~ ^{et le garder à la garde} ~~et le garder à la garde~~ multiplia; et ainsi commença la vie pastorale.

L'industrie humaine s'étend avec les besoins qui la font naître. Des trois manières de vivre possibles à l'homme, savoir la chasse, le soin des troupeaux et l'agriculture, la première exerce le corps à la force à l'adresse à la ~~vitesse~~ course, l'ame au courage à la ruse, elle endurcit l'homme et le rend féroce. Le pays des chasseurs n'est pas longtemps à celui de la chasse*, il faut poursuivre au loin le gibier, de là l'équitation. Il faut atteindre le même gibier qui fuit, de là les armes légères, la fronde la flèche le javalot. L'art pastoral, père du repos et des passions oisives en celui qui se suffit le plus à lui même. Il fournit à l'homme presque sans peine la vie et le vêtement; Il lui fournit même la

* Le métier de chasseur n'est point favorable à la population. Cette observation qu'on a faite quand les Isles de St. Domingue et de la Tortue étoient habitées par des boucaniers, se confirme par l'état de l'Amérique septentrionale. On ne voit point que les pères d'aucune nation nombreuse aient été chasseurs par état; ils ont tous été agriculteurs ou bouchers ^{et doivent moins être considérés} ~~et doivent moins être considérés~~ la chasse comme ressource de subsistance que comme un accessoire de l'état pastoral.

51.

demeures; les tentes des premiers bergers —
étoient faites de peaux de bêtes: le toit —
de l'arche et du tabernacle de Moïse
n'étoit pas d'une autre étoffe. A —
l'égard de l'agriculture, plus lente à —
naître elle tient à tous les arts; elle
amène la propriété le gouvernement les
loix, et par degrés la misère et les —
crimes, inséparables pour notre espèce
de la science du bien et du mal. Aussi
les Grecs ne regardoient-ils pas seulement
Cérotolème comme l'inventeur d'un art
utile, mais comme un instituteur et un
sage duquel ils tenoient leur première
discipline et leurs premières loix. Au
contraire, Moïse semble porter un —
jugement d'improbation sur l'agriculture
en lui donnant un méchant pour —
inventeur et faisant rejeter de Dieu
ses offrandes: ^{on dirait que} ~~on dirait que~~ le premier
laboureur ^{annonçoit} ~~annonçoit~~ dans son caractère
^{les mauvais} ~~les mauvais~~ effets de son art. L'auteur
de la Genèse avoit vu plus loin —
qu' Hérodote.

A la division précédente se rapportent

les trois états de l'homme considérés par rapport à la société. Le sauvage est chasseur, le barbare est berger, l'homme civil est laboureur.

Soit donc qu'on recherche l'origine des arts soit qu'on observe les premières-mœurs on voit que tout se rapporte dans son principe aux moyens de pourvoir à la subsistance, et quant à ceux de ces moyens qui rassemblent les hommes, ils sont déterminés par le climat et par la nature du sol. C'est donc aussi par les mêmes causes qu'il faut expliquer la diversité des langues et l'opposition de leurs caractères.

Les climats doux, les pays gras et fertiles ont été les premiers peuples et les derniers où les nations se sont formées, parce que les hommes s'y pouvoient passer plus aisément les uns des autres, et que les besoins qui font naître la société s'y sont fait sentir plus tard.

Supposez un printemps perpétuel

sur la terre; supposez par-tout de l'eau, du bétail, des pâturages; supposez les hommes sortant des mains de la nature une fois dispersés parmi tout cela: je n'imagine pas comment ils auroient jamais renoncé à leur liberté primitive et quitté la vie isolée et pastorale si convenable à leur indolence naturelle*, pour s'imposer sans nécessité l'esclavage, les travaux, les misères inséparables de l'état social.

Celui qui voulut que l'homme fût sociable toucha du doigt l'axe du globe et l'inclina sur l'axe de l'univers. A ce léger mouvement je vois changer la face de la terre et décider la vocation du genre humain: j'entends au loin les cris de joie d'une multitude insensée; je vois édifier les Palais et les Villes; je vois naître les arts les loix le commerce; je vois les peuples se former, s'étendre, se dissoudre, se succéder comme les flots

* Il est inconcevable à quel point l'homme est naturellement paresseux. On dirait qu'il ne vit que pour dormir, végéter, rester immobile; à peine peut-il se résoudre à se donner les mouvements nécessaires pour s'empêcher de mourir de faim. Rien ne maintient tant les Sauvages dans l'amour de leur état que cette délicieuse indolence. Les passions qui rendent l'homme inquiet, prévoyant, actif, ne naissent que dans la société. Ne rien faire est la première et la plus forte passion de l'homme après celle de se conserver. Si l'on y regardoit bien, l'on ~~verrait~~ verrait que même parmi nous c'est pour parvenir au repos que chacun travaille: c'est encore la paresse qui nous rend laborieux.

54.

de la mer : je vois les hommes rassemblés
sur quelques points de leur demeure
pour s'y dévorer mutuellement faire
un affreux désert du reste du monde,
dignes monuments de l'union sociale
et de l'utilité des arts.

La terre nourrit les hommes, mais
quand les premiers besoins les ont
dispersés d'autres besoins les rassemblent,
et c'est alors seulement qu'ils parlent
et qu'ils font parler d'eux. Pour ne
pas me trouver en contradiction avec
moi-même il faut me laisser le temps
de m'expliquer.

Si l'on cherche en quels lieux sont nés
les pères du genre humain, d'où ---
sortirent les premières colonies, d'où ---
vinrent les premières émigrations, vous
ne nommerez pas les heureux climats de
l'Asie mineure ni de la Sicile, ni de
l'Afrique, pas même de l'Égypte; vous
nommerez les sables de la Caldée, les
rochers de la Phénicie. Vous trouverez
la même chose dans tous les temps. La

55.

Chine a beau se peupler de Chinois, elle
le peuple aussi de Tartares; les Scithes
ont inondés l'Europe et l'Asie; les
montagnes de Suisse versent actuellement
dans nos régions fertiles une colonie
perpétuelle qui promet de ne point
tarir.

Il est naturel, dit-on, que les habitants
d'un pays ingrat le quittent pour en
occuper un meilleur. Fort bien; mais
pourquoi ce meilleur pays, au lieu de
fourmillier de ses propres habitants, fait-il
place à d'autres? Pour sortir d'un
pays ingrat il y faut être. Pourquoi
donc tant d'hommes y naissent-ils par
préférence? On croiroit que les pays
ingrats ne devoient se peupler que de
l'excédent des pays fertiles, et nous
voyons que c'en est le contraire. La plupart
des peuples latins se disoient aborigènes,*
tandis que la grande Grèce beaucoup
plus fertile n'étoit peuplée que
d'étrangers. Tous les peuples grecs avouoient
tirer leur origine de diverses colonies,

* Ces noms d'Autochtones et d'Aborigènes signifient seulement
que les premiers habitants du pays étoient des Sauvages sans sociétés,
sans loix, sans traditions, et qu'ils peuplèrent avant de parler.

hors celui dont le ^{56.} sol étoit le plus —
mauvais savoir le peuple attique lequel
se disoit Autochtones ou né de lui-même.
Enfin sans percer la nuit des tems les
siècles modernes offrent une observation
décisive; car quel climat au monde en
plus triste que celui qu'on nomma la
fabrique du genre humain?

Les associations d'hommes sont en
grande partie l'ouvrage des accidens de
la nature; les déluges partiels, les
mers extravasées, les éruptions des
volcans, les grands tremblemens de
terre, les incendies allumés par la
foudre et qui détruisoient les forêts, tout
ce qui dû effrayer et disperser les
sauvages habitans d'un pays dû ensuite
les rassembler pour reparer en commun
les pertes communes. Les traditions des
malheurs de la terre si fréquentes dans
les anciens tems montrent de quels
instruments se servit la providence
pour forcer les humains à se rapprocher.
Depuis que les sociétés sont établies —

57.
ces grands accidens ont cessé et sont devenus plus rares ; il semble que cela doit encore être ; les mêmes malheurs qui rassembleront les hommes éparés disperseroient ceux qui sont réunis.

Les révolutions des saisons sont une autre cause plus générale et plus permanente qui doit produire le même effet dans les climats exposés à cette variété. Forcés de s'approvisionner pour l'hiver voilà les habitans forcés dans le cas de s'entre aider, les voilà contraints d'établir entre eux quelque sorte de convention. Quand les courses deviennent impossibles et que la rigueur ou le froid les arrête, l'ennui les lie autant que le besoin. Les lappons - ensevelis dans leurs glaces, les Esquimaux le plus sauvage de tous les peuples se rassemblent l'hiver dans leurs cavernes et l'été ne se connoissent plus. — Augmentez d'un degré leur développement et leurs lumières, les voilà réunis pour toujours.

L'estomac ni les intestins de l'homme

ne sont pas faits pour digérer la chair crüe; en général son goût ne la supporte pas. Et l'exception peut-être des seuls Esquimaux dont je viens de parler, les Sauvages mêmes grillent leurs viandes. Et l'usage du feu, nécessaire pour les cuire se joint le plaisir qu'il donne à la vie et la chaleur agréable au corps. L'aspect de la flamme qui fait fuir les animaux attire l'homme*. On se rassemble autour d'un foyer commun, on y fait des festins on y danse; les doux liens de l'habitude y rapprochent ~~insensiblement~~ l'homme de ses semblables, et sur ce foyer rustique brûle le feu sacré qui porte au fond des cœurs le premier sentiment de l'humanité.

Dans les pays chauds, les sources et les rivières inégalement dispersées forment d'autres points de réunion d'autant plus nécessaires que les hommes peuvent moins se passer d'eau que de feu. Les barbares surtout qui vivent de leurs troupeaux.

* Le feu fait grand plaisir aux animaux ainsi qu'à l'homme, lorsqu'ils sont accoutumés à la vie et qu'ils ont senti la douce chaleur. — Souvent même il ne leur feroit guère moins utile qu'à nous, au moins pour réchauffer leurs pieds. Cependant on n'a jamais vu, ^{dire} qu'aucune bête ni Sauvage ni domestique ait acquis assez d'industrie pour faire du feu même à notre exemple. Voilà donc ces êtres raisonnables qui forment dit-on devant l'homme une société fugitive, dont cependant l'intelligence n'a jamais pu s'élever jusqu'à tirer d'un caillou des étincelles et les recueillir, ou ~~pour~~ conserver au moins quelques feux abandonnés! Par ma foi les Philosophes se moquent de nous tout ouvertement. On voit bien par leurs écrits qu'en effet ils nous prennent pour des bêtes.

59.
ont besoin d'abreuvoirs communs, et
l'histoire des plus anciens tems nous
apprend qu'en effet c'est là que ~~se~~
commencèrent et leurs traités et leurs
querelles*. La facilité des eaux peut
retarder la société des habitans dans les
lieux bien arrosés. Au contraire dans les
lieux arides il falut concourir à creuser
des puits, à tirer des canaux pour abreuver
le bétail. On y voit les hommes associés
de tems presque immémorial, car il
falloit que le pays restât desert ou que
le travail humain le rendît habitable.
Mais le penchant que nous avons à
tout rapporter à nos usages rend sur
ici quelques réflexions nécessaires.

Le premier état de la terre différerait
beaucoup de celui où elle est aujourd'hui
qu'on la voit parée ou défigurée par
la main des hommes. Le chaos que les
Poètes ont feint dans les élémens régnoit
dans les productions. Dans ces tems
reculés où les révolutions étoient fréquentes,
ou mille accidens changeoient la nature
du sol et les aspects du terrain, tous

* Voyez l'exemple de l'un et de l'autre au chapitre 21 de la Genèse
entre Abraham et Abimelec au sujet du puits du Serment.

60

croissoit confusément, arbres, légumes —
arbrisseaux herbages; nulle espèce —
n'avoit le tems de s'emparer du terrain
qui lui convenoit le mieux et d'y —
étouffer les autres; elles se séparoient
lentement, peu à peu, et puis un
bouleversement survenoit qui —
confondoit tout.

Il y a un tel rapport entre les
besoins de l'homme et les productions
de la terre qu'il suffit qu'elle soit
peuplée, et tout subsiste; mais avant
que les hommes réunis missent par
leurs travaux communs une balance
entre les productions, il falloit pour
qu'elles subsistassent toutes que la
nature se chargeât seule de l'équilibre
que la main des hommes ^{conserve} ~~maintient~~
aujourd'hui; elle ^{conservoit} ~~maintenant~~ ou rétablissoit
cet équilibre par des révolutions comme
ils le ^{conservent} ~~maintiennent~~ ou rétablissent par
leur inconstance. La guerre qui ne
régnait pas encore entre eux, ^{semblait régner} ~~régnait~~ entre
les éléments; les hommes ne brûloient
point de villes, ne creusoient point de

mines, n'abatoient point d'arbres; mais la nature allumoit des volcans, exutoir des tremblemens de terre, le feu du Ciel consumoit des forêts. Un coup de foudre, un déluge, une exhalaison faisoient alors en peu d'heures ce que cent mille bras d'hommes font aujourdui dans un siècle. Sans cela je ne vois pas comment le système eut pu subsister et l'équilibre se maintenir. Dans les deux régnes organisés les grandes espèces eussent à la longue absorbé les petites*. Toute la terre n'eût bientôt été couverte que d'arbres et de bêtes féroces; à la fin tout eût péri.

Les eaux auroient perdu peu à peu

* On prétend que par une sorte d'action et de réaction naturelle les divers espèces du règne animal se maintiendroient d'elles-mêmes dans un balancement perpétuel qui leur tiendrait lieu d'équilibre. Quand l'espèce dévorante se sera, dit-on, trop multipliée aux dépens de l'espèce dévorée, alors ne trouvant plus de subsistance il faudra que la première diminue et laisse à la seconde le tems de se repeupler; jusqu'à ce que, fournissant de nouveau une subsistance abondante à l'autre, celle-ci diminue encore tandis que l'espèce dévorante se repeuple de nouveau. Mais une telle oscillation ne me paroît point vraisemblable: car dans ce système il faut qu'il y ait un tems où l'espèce qui s'en de proie augmente et où celle qui s'en nourrit diminue; ce qui me semble contre toute raison.

la circulation qui vivifie la terre. Les montagnes se dégradent et s'abaissent, les fleuves charrient, la mer se comble et s'étend, tout tend insensiblement au niveau; la main des hommes retient cette pente et retarde les progrès; sans eux il seroit plus rapide, et la terre seroit peut-être déjà sous les eaux. Avant le travail humain les sources mal distribuées se répandoient plus inégalement, fertilisoient moins la terre, en arrosoient plus difficilement les habitants. Les rivières étoient souvent inaccessibles, leurs bords escarpés ou marécageux: l'art humain ne les retenant point dans leurs lits — elles en sortoient fréquemment, s'extravasoiént à droite ou à gauche, changeoient leurs directions et leurs cours, se partageoient en diverses branches; tantôt on les trouvoit à sec; tantôt des sables mouvans en deffendoient l'approche; elles étoient comme n'existant pas, et l'on mouroit de soif au milieu des eaux.

Combien de pays arides ne sont
habitables que par les saignées et par
les canaux que les hommes ont tiré des
fleuves. La Perse presque entière ne
subsiste que par cet artifice : La Chine
fourmille de Deuple à l'aide de ses
nombreux canaux : sans ceux des Pays-bas
ils feroient inondés par les fleuves, —
comme ils le feroient par la mer sans
leurs digues : L'Egypte, le plus fertile
pays de la terre, n'en habitable que
par le travail humain. Dans les
grandes plaines dépourvues de rivières
et dont le sol n'a pas assez de pente
on n'a d'autre ressource que les
puits. Si donc les premiers peuples
dont il soit fait mention dans l'histoire
n'habitoient pas dans des pays gras ou
sur de faciles rivages, ce n'en pas que
les climats heureux fussent deserts, mais
c'en que leurs nombreux habitants pouvant
se passer les uns des autres vécut
plus longtemps isolés dans leurs familles

et sans communication. Mais dans les lieux arides où l'on ne pouvoit avoir de l'eau que par des puits, il falut bien se réunir pour les creuser ou du moins s'accorder pour leur usage. C'est donc l'origine des sociétés et des langues dans les pays chauds.

Là se formèrent les premiers liens des familles; là furent les premiers rendez-vous des deux sexes. Les jeunes-filles venoient chercher de l'eau pour le ménage, les jeunes hommes venoient abreuver leurs troupeaux. Là des yeux accoutumés aux mêmes objets dès l'enfance commencèrent d'en voir de plus doux. Le cœur s'émut à ces nouveaux objets, un attrait inconnu le rendit moins sauvage, il sentit le plaisir de n'être pas seul. L'eau devint insensiblement plus nécessaire, le bétail en soif plus souvent; on arrivoit en hâte et l'on partoit à regret. Dans cet âge heureux où rien ne marquoit les heures, rien n'obligeoit à les compter; le temps n'avoit

d'autre mesure que l'amusement et l'ennui. Sous de vieux chênes vainqueurs des ans une ardente jeunesse oubloit par degrés sa féroce, on s'appriivoit peu à peu les uns avec les autres; en s'efforçant de se faire entendre on apprit à s'expliquer. Là se firent les premières fêtes, les pieds bondissoient de joye, le geste empressé ne suffisoit plus, la voix l'accompagnoit d'acens passionnés, le plaisir et le desir — confondus ensemble se faisoient sentir à la fois. Là fut enfin le vrai — berceau des peuples, et du pur cristal des fontaines sortirent les premiers feux de l'amour.

Quoi donc! avant ce tems les hommes naissoient ils de la terre? Les générations se succédoient — elles sans que les deux — sexes fussent unis et sans que personne s'entendit? Non, il y avoit des familles, mais il n'y avoit point de Nations; il y avoit des langues domestiques, mais il n'y avoit point de langues populaires;

il y avoit des mariages, mais il n'y —
 avoit point d'amour. Chaque famille
 se suffisoit à elle-même et se perpétuoit
 par son seul sang. Les enfans nés
 des mêmes parens croissoient ensemble
 et trouvoient peu à peu des manières
 de s'expliquer entre eux; les sexes se
 distinguoient avec l'âge, le penchant
 naturel suffisoit pour les unir, l'instinct
 tenoit lieu de passion, l'habitude tenoit
 lieu de préférence, on devenoit maris
 et femmes sans avoir cessé d'être
 frères et sœurs*. Il n'y avoit là rien
 d'assés animé pour dénouer la langue,
 rien qui put arracher assés fréquem-
 ment les aueus des passions ardentes
 pour les tourner en institutions, et
 l'on en peut dire autant des besoins
 rares et peu pressans qui pouvoient

* Il falut bien que les premiers hommes épousassent leurs sœurs.
 Dans la simplicité des premières mœurs ce usage se perpétua —
 sans inconvénient tant que les familles restèrent isolées et
 même après la réunion des plus anciens peuples; mais la loi qui
 l'abolit n'en est pas moins sacrée pour être si ~~l'homme~~ d'instinct
 humaine. Ceux qui ne la regardent que par la liaison qu'elle forme
 entre les familles n'en voient pas le côté le plus important.
 Dans la familiarité que le commerce domestique établit nécessaire-
 ment entre les deux sexes, du moment qu'une si sainte loi cesserait
 de parler au cœur et d'en imposer aux sens, il n'y aurait plus —
 d'honnêteté parmi les hommes et les plus effroyables mœurs causeraient
 bientôt la destruction du genre humain.

porter quelques hommes à concourir à des travaux communs : l'un commençoit le bassin de la fontaine, et l'autre l'achevoit ensuite, souvent sans avoir eu besoin du moindre ^{accord}, et quelquefois même sans s'être vus. En un mot, dans les climats doux, dans les terrains fertiles il fallut toute la vivacité des passions agréables pour commencer à faire parler les habitans. Les premières langues, filles du plaisir et non du besoin, portèrent longtems l'enseigne de leur père; leur accent séducteur ne s'effaça qu'avec les sentimens qui les avoient fait naître, lorsque de nouveaux besoins introduits parmi les hommes, forcèrent chacun de ne songer qu'à lui-même et de retirer son cœur au dedans de lui.

Et la langue tous les hommes deviennent semblables, mais l'ordre de leur progrès est différent. Dans les climats méridionaux où la nature ex-

Chap. XX.
par suite
des langues
du nord.

passions, dans les pays froids où elle est avare les passions naissent des besoins, et les langues, tristes filles de la nécessité se sentent de leur dure origine.

Quoique l'homme s'accoutume aux intempéries de l'air, au froid, au malaise, même à la faim, il y a pourtant un point où la nature succombe. En proie à ces cruelles épreuves tout ce qui est débile périt; tout le reste se renforce, et il n'y a point de milieu entre la vigueur et la mort. Voilà d'où vient que les peuples septentrionaux sont si robustes; ce n'est pas d'abord le climat qui les a rendus tels, mais il n'a souffert que ceux qui l'étoient, et il n'est pas étonnant que les enfans gardent la bonne constitution de leurs pères.

On voit déjà que les hommes, plus robustes, doivent avoir des organes moins délicats, leurs voix doivent être plus âpres et plus fortes. D'ailleurs quelle différence entre des inflexions touchantes qui

viennent des mouvemens de l'ame aux
 cris qu'arrachent les besoins physiques?
 Dans ces affreux climats où tout est
 mort durant neuf mois de l'année, où
 le Soleil n'échauffe l'air quelques
 semaines que pour apprendre aux
 habitans de quels biens ils sont privés
 et prolonger leur misère, dans ces
 lieux où la terre ne donne rien qu'à
 force de travail et où la source de
 la vie semble être plus dans les bras
 que dans le coeur, les hommes, sans
 cesse occupés à pourvoir à leur
 subsistance songeoient à peine à des
 liens plus doux, tout se bornoit à
 l'impulsion physique, l'occasion
 faisoit le choix, la facilité faisoit la
 préférence. L'oisiveté qui nourrit les
 passions fit place au travail qui
 les réprime. Avant de songer à vivre
 heureux, il falloit songer à vivre. Le
 besoin mutuel unissant les hommes
 bien mieux que le sentiment n'auroit
 fait, la société ne se forma que par

l'industrie, le continuel danger de
périr ne permettoit pas de se borner
à la langue ou geste, et le premier
mot ne fut pas chez eux, aimez-moi,
mais, aidez-moi ..

Ces deux termes, quoiqu'assez —
semblables, se prononcent d'un ton
bien différent. On n'avoit rien à
faire sentir, on avoit tout à faire
entendre; il ne s'agissoit donc pas
d'énergie mais de clarté. A l'accent
que le cœur ne fournissoit pas, on
substitua des articulations fortes et
sensibles, et s'il y eut dans la forme
du langage quelque impression
naturelle, cette impression contribua
encore à la dureté.

En effet, les hommes septentrionaux
ne sont pas sans passions, mais ils en
ont d'une autre espèce. Celles des pays
chauds sont des passions voluptueuses
qui tiennent à l'amour et à la mollesse,
la nature fait tant pour les habitants
qu'ils n'ont presque rien à faire.

Pourvu qu'un Asiatique ait des femmes et du repos il est content. Mais dans le Nord où les habitants consomment beaucoup sur un sol ingrat, des hommes soumis à tant de besoins sont faciles à irriter, tout ce qu'on fait autour d'eux les inquiète : comme ils ne subsistent qu'avec peine, plus ils sont pauvres, plus ils tiennent au peu qu'ils ont; les approcher c'est attenter à leur vie. Delà leur vient ce tempérament irascible si prompt à se tourner en fureur contre tout ce qui les blesse. Ainsi leurs voix les plus naturelles sont celles de la colère et des menaces, et ces voix s'accompagnent toujours d'articulations fortes qui les rendent dures et bruyantes.

Voilà selon mon opinion les causes physiques les plus générales de la différence caractéristique des primitives langues. Celles du midi doivent être :

Chap. XI.
 Du tempérament
 des Asiatiques
 et des Européens

vives, sonores, aventurées, éloquentes, et souvent obscures à force d'énergie: celles du Nord durent être sourdes, rudes, articulées, criardes, monotones, claires à force de mots plutôt que par une bonne construction. Les langues modernes cent fois mêlées et refondues gardent encore quelques choses de ces différences. Le François, l'Anglois, l'Allemand font le langage privé des hommes qui s'entretiennent, qui raisonnent entre eux de sang-froid, ou de gens emportés qui se fâchent; mais les ministres des Dieux annonçant les mystères sacrés, les Sages donnant des loix aux peuples, les chefs entraînant la multitude doivent parler Arabe ou Persan*. Nos langues valent mieux écrites que parlées, et l'on nous lit avec plus de plaisir qu'on ne nous écoute. Au contraire les langues orientales écrites perdent leur vie et leur chaleur. Le Sens n'est qu'à

* Le Turc est une langue Septentrionale.

73.
moitié dans les mots, toute sa force
est dans les accents. Juger du génie
des orientaux par leurs livres, c'est
vouloir peindre un homme sur son
cadavre.

Pour bien apprécier les actions des
hommes, il les faut prendre dans tous
leurs rapports et c'est ce qu'on ne nous
apprend point à faire. Quand nous
nous mettons à la place des autres nous
nous y mettons toujours tels que nous
sommes modifiés, non tels qu'ils doivent
l'être, et quand nous pensons les juger
sur la raison, nous ne faisons que
comparer leurs préjugés aux nôtres.
Tel pour savoir lire un peu d'arabe
s'agit en feuilletant l'Alcoran, qui,
s'il est entendu et l'annonce l'annoncer
en personne dans cette langue éloquente
et cadencée, avec cette voix sonore et
persuasive qui séduisoit l'oreille avant
le cœur, et sans cette animant ses
sentences de l'accent de l'enthousiasme,
se fut prosterné contre terre en criant,

grand Prophète, Envoÿé de Dieu, Menez
 nous à la gloire, au martyre; nous -
 voulons vaincre ou mourir pour vous.
 Le fanatisme nous paroît toujours -
 risible, parce qu'il n'a point de voix
 parmi nous pour se faire entendre.
 Nos fanatiques même ne sont pas -
 de vrais fanatiques, ce ne sont que
 des fripons ou des foux. Nos langues,
 au lieu d'inflexions pour des inspirés
 n'ont que des cris pour des possédés -
 du Diable.

Chap. XII
 Origine de
 la Musique.

Avec les premières voix se forment
 les premières articulations ou les -
 premiers sons, selon le genre de la -
 passion qui dictoit les uns ou les autres.
 La colère arrache des cris menaçans -
 que la langue et le palais articulent;
 mais la voix de la tendresse est plus
 douce, c'est la glotte qui la modifie, et
 cette voix devient un son. Seulement
 les accens en sont plus fréquens ou
 plus rares, les inflexions plus ou moins
 aiguës selon le sentiment qui s'y -

joint. Ainsi la cadence et les sons ⁷⁵ —
naissent avec les syllabes, la passion
fait parler tous les organes, et pare la
voix de tout leur éclat ; ainsi les vers
les chants la parole ont une origine
commune. Autour des fontaines dont
j'ai parlé les premiers discours furent
les premières chansons : les retours périodi-
ques et mesurés du rythme, les
inflexions mélodieuses des accents furent
naitres ~~à la fois~~ la poésie^{et} la musique
avec la langue, ou plutôt tout cela
n'étoit que la langue même pour ces
heureux climats et ces heureux tems —
où les seuls besoins pressans qui —
demandoient le concours d'autrui étoient
ceux que le cœur faisoit naître.

Les premières histoires, les premières
harangues, les premières loix furent
en vers ; la poésie fut trouvée avant
la prose ; cela devoit être, puisque les
passions parlèrent avant la raison. Il
en fut de même de la musique ; il n'y
eut point d'abord d'autre musique.

Rapports

que la mélodie, ni d'autre mélodie que le son varié de la parole, les accents - formoient le chant, les quantités formoient la mesure, et l'on parloit autant par les sons et par le rythme que par les articulations et les voix. Dire et chanter étoit autrefois la même chose dit Strabon; ce qui montre, ajoute-t-il, que la poésie en la source de l'éloquence*. Il faisoit dire que l'une et l'autre eurent la même source et ne furent d'abord que la même chose. Sur la manière dont se lièrent les premières sociétés - étoit-il étonnant qu'on mit en vers les premières histoires et qu'on chantât les premières loix? Étoit-il étonnant que les premiers Grammairiens - - - fussent à la fois professeurs de l'un et de l'autre**?

Une langue qui n'a que des articulations et des voix n'a donc que la moitié de la richesse; elle rend des idées, il en vrai, mais pour rendre des sentimens des images,

* Geogr. l. 1.

** Architas argue Aristoxenes etiam subjectam grammaticen musica putaverunt; et eodem utriusque rei praeceptores fuisse... Cum Eupolis apud quem Prodamus et musicien et literas docet. Et M. Haricab, qui est Hyperbolus, nihil se ex musicis scire nisi literas confitetur. Quintil. l. 1. c. 10.

77.
il lui faut encore un rythme et des sons,
c'est-à-dire une mélodie : voilà ce qu'avoit
la langue grecque, et ^{ce} qui manque à
la nôtre.

Vous sommes toujours dans l'étonnement
sur les effets prodigieux de l'éloquence
de la poésie et de la musique parmi
les Grecs ; ces effets ne s'arrangent
point dans nos têtes, parce que nous n'en
éprouvons plus de pareils, et tout ce
que nous pouvons gagner sur nous en
les voyant si bien attestés en de faire
semblant de les croire par complaisance
pour nos Savans*. Burette ayant
traduit comme il put en notes de notre
musique certains morceaux de musique
grecque, eut la simplicité de faire
exécuter ces morceaux à l'Académie
des Belles-lettres, et les académiciens
eurent la patience de les écouter. J'admire
cette expérience dans un pays dont la
musique est indéchiffrable pour toute
autre nation. Donnez un monologue
d'opéra françois à exécuter par tels
musiciens étrangers qu'il vous plaira,

* Sans doute il faut faire en toute chose réduction de
l'exagération grecque, mais c'en aussi trop donner au
préjugé moderne que de pousser ces réductions jusqu'à
faire évanouir toutes les différences. ~~Quand la musique de~~
~~"Erreg", dit l'Abbé Terrasson, du tems d'Amphion et d'Orphée~~
~~arrivait à un point où elle en aujourd'hui dans les villes~~
"en étoit au point où elle en aujourd'hui dans les villes
"les plus éloignées de la Capitale; c'en alors qu'elle
"suspendoit le cours des fleuves, qu'elle attiroit les chênes,
"et qu'elle faisoit mouvoir les rochers. Aujourd'hui qu'elle
"en arrivées à un très haut point de perfection, on
"l'aime beaucoup, on en pénètre même les beautés, mais -
"elle laïfioit tout à sa place. Il en a été ainsi des vers
"d'Homère; Doctes ne dans les tems qui se ressentent
"encore de l'enfance de l'esprit humain, en
"comparaison de ceux qui l'ont suivi. On s'est extasié
"sur ses vers, et l'on se contente aujourd'hui de goûter
"et d'estimer ceux des bons Poètes." On ne peut nier que
l'Abbé Terrasson n'eut quelquefois de la philosophie;
mais ce n'en surement pas dans ce passage qu'il en
a montré.

je vous défie d'y rien reconnoître. Les
sont pourtant ces mêmes François qui
prétendoient juger la mélodie d'une Cde
de Dindare mise en ~~po~~ musique il y
a deux mille ans !

J'ai lu qu'autrefois en Amérique les
Indiens voyant l'effet étonnant des armes
à feu ramassoient à terre des balles de
mousquet ; puis les jettant avec la main
en faisant un grand bruit de la bouche,
ils étoient tous surpris de n'avoir tué
personne. Nos orateurs, nos musiciens,
nos Savans ressemblent à ces Indiens. Le
prodige n'en pas qu'avec notre musique
nous ne fassions plus ce que faisoient
les Grecs avec la leur, il seroit, au
contraire, qu'avec des instrumens si
différens on produisit les mêmes effets.

Chap. XIII
de la
Mélodie L'homme en modifié par les sens, —
personne n'en doute ; mais faute de
distinguer les modifications nous en
confondons les causes ; nous donnons trop
et trop peu d'empire aux sensations ; nous
ne voyons pas que souvent elles ne nous
affectent point seulement comme sensations

mais comme signes ou images, et que leurs effets moraux ont aussi des causes morales. Comme les sentimens qu'excite en nous la peinture ne viennent point des couleurs, l'empire que la musique a sur nos âmes n'en point l'ouvrage des sons. De belles couleurs bien nuancées plaisent à la vue, mais ce plaisir est purement de sensation. C'est le dessin c'est l'imitation qui donne à ces couleurs de la vie et de l'âme, ce sont les passions qu'elles expriment qui viennent émouvoir les nôtres, ce sont les objets qu'elles représentent qui viennent nous affecter. L'intérêt et le sentimens ne tiennent point aux couleurs; les traits d'un tableau touchant nous touchent encore dans une estampe; ôtez ces traits dans le tableau, les couleurs ne feront plus rien.

La mélodie fait précisément dans la musique ce que fait le dessin dans la peinture; c'est elle qui marque les traits et les figures dans les accords et les sons.

ne sont que les couleurs; mais dira-t-on la mélodie n'en est qu'une succession de sons; sans doute; mais le dessin n'est aussi qu'un arrangement de couleurs. Un orateur se sert d'encre pour tracer les écrits; est-ce à dire que l'encre soit une liqueur fort éloquente?

Supposez un pays où l'on n'auroit aucune idée du dessin, mais où beaucoup de gens passant leur vie à combiner, mêler, nuier des couleurs — croiroient exceller en peinture; ces gens-là raisonneroient de la nôtre précisément comme nous raisonnons de la musique des Grecs. Quand on leur parleroit de l'émotion que nous causent de beaux tableaux et du charme de s'attendrir devant un sujet pathétique, leurs savans approfondiroient aussitôt la matière, compareroient leurs couleurs aux nôtres, examineroient si notre vert est plus tendre ou notre rouge plus éclatant; ils chercheroient quels accords de couleurs peuvent faire pleurer,

quels autres peuvent mettre en colère ?
 Les Burettes de ce pays-là rassembleront
 sur des quenilles quelques lambeaux
 défigurés de nos tableaux ; puis on se
 demanderoit avec surprise ce qu'il y
 a de si merveilleux dans ce coloris ?

Que si dans quelques nation voisine
 on commençoit à former quelque trait
 quelque ébauche de dessin, quelque
 figure encore imparfaite, tout cela
 passeroit pour du barbouillage, pour
 une peinture capricieuse et baroque ;
 et l'on s'en tiendrait, pour conserver
 le goût, à ce beau simple, qui —
 véritablement n'exprime rien, mais qui
 fait briller de belles nuances, de grandes
 plaques bien colorées, de longues dégradations
 de teintes sans aucun trait.

Enfin peut-être à force de progrès
 on viendrait à l'expérience du prisme.
 Aussi-tôt quelque artiste célèbre —
 établiroit là-dessus un beau système.
 Messieurs, leur diroit-il, pour bien
 philosopher il faut remonter aux causes

physiques. Voilà la décomposition de la lumière, voilà toutes les couleurs primitives, voilà leurs rapports, leurs proportions, voilà les vrais principes du plaisir que vous faites la peinture. Tous ces mots mystérieux de dessin de représentation de figures sont une pure charlatanerie des peintres français, qui par leurs imitations pensent donner je ne sais quels mouvemens à l'âme, tandis qu'on sait qu'il n'y a que des sensations. On vous dit des merveilles de leurs tableaux, mais voyez mes teintes.

Les Peintres français, continueroit-il, ont peu-être observé l'arc-en-ciel; ils ont pu recevoir de la nature quelque goût de nuance et quelque instinct de coloris. Mais, je vous ai montré les grands les vrais principes de l'art. Que dis-je, de l'art? De tous les arts, messieurs, de toutes les sciences. L'analyse des couleurs, le calcul des réfractions du prisme vous donnent les seuls

rapports exacts qui soient dans la nature, la règle de tous les rapports. Or tout dans l'univers n'en que rapport. On fait donc tout quand on sait peindre; on sait tout quand on sait ~~recess~~ assortir les couleurs.

Que dirions-nous du peintre assés — dépourvu de sentiment et de goût pour raisonner de la sorte et borner stupidement au physique de son art le plaisir que nous fait la peinture? Que dirions-nous du musicien qui, plein de préjugés — semblables croiroit voir dans la seule harmonie la source ~~harmonie la source~~ des grands effets de la musique? Nous enverrions le premier mettre en couleur des boiseries, et nous condannerions l'autre à faire des opera françois.

Comme donc la peinture n'en pas — l'art de combiner des couleurs d'une manière agréable à la vue, la musique n'en pas non plus l'art de combiner des sons d'une manière agréable à l'oreille. S'il n'y avoit que cela, l'une et l'autre seroient au nombre des —

Sciences naturelles et non pas des beaux-arts. C'en l'imitation seule qui les élève à ce rang. Or qu'est-ce qui fait de la peinture un art d'imitation? C'en le dessin. Qu'est-ce qui de la musique en fait un autre? C'en la mélodie.

Chap. XIII

des harmonies. La beauté des sons est de la nature; leur effet est purement physique, il résulte du concours des diverses particules d'air mises en mouvement par le corps sonore, et par toutes ses aliquotes, peut-être à l'infini; le tout ensemble donne une sensation agréable: tous les hommes de l'univers prendront plaisir à écouter de beaux sons ~~harmonieux~~; mais si ce plaisir n'est animé par des inflexions mélodieuses — qui leur soient familières il ne sera point délicieux, il ne se changera point en volupté. Les plus beaux chants à notre gré toucheront toujours — médiocrement une oreille qui n'y sera point accoutumée; c'en une langue dont il faut avoir le Dictionnaire.

à l'harmonie proprement dite en dans un cas bien moins favorable encore. — N'ayant que des beautés de convention, elle ne flatte à nul égard les oreilles qui n'y sont pas exercées, il faut en avoir une longue habitude pour la sentir et pour la goûter. Les oreilles rustiques n'entendent que du bruit dans nos consonances. Quand les proportions naturelles sont altérées, il n'est pas étonnant que le plaisir naturel n'existe plus.

En son porte avec lui tous les sons harmoniques concomitans, dans les rapports de force et d'intervalle qu'ils doivent avoir entre eux pour donner la plus parfaite harmonie de ce même son. Ajoutez-y la tierce ou la quinte ou quelque autre consonance, vous ne l'ajoutez pas, vous la redoublez; vous laissez le rapport d'intervalle, mais vous altérez celui de force: en renforçant une consonance et non pas les autres vous rompez la proportion: En voulant faire mieux que la nature vous faites

86.
plus mal. Vos oreilles à votre goût. Sont
gâtées par un art malentendu. Naturellement
il n'y a point d'autre harmonie que
l'unisson.

M. Rameau prétend que les dessus
d'une certaine simplicité suggèrent —
naturellement leurs basses et qu'un homme
ayant l'oreilles justes et non exercées
entendra naturellement cette basse.
C'en là un préjugé de musicien, —
démenti par toute expérience. Non
seulement celui qui n'aura jamais
entendu ni basse ni harmonie ne
trouvera de lui-même ni cette —
harmonie ni cette basse, mais même
elles lui déplairont si on les lui —
fait entendre, et il aimera beaucoup
mieux le simple unisson.

Quand on calculeroit mille ans les
rapports des sons et les lois de l'harmonie,
comment fera-t-on jamais de cet
art un art d'imitation, où en le principe
de cette imitation prétendue, de quoi —
l'harmonie en-elle l'igne, et qu'y a-t-il

de commun entre des accords et nos passions?

Qu'on fasse la même question sur la mélodie, la réponse vient d'elle-même, — elle en d'avance dans l'esprit des lecteurs. La mélodie en imitant les inflexions de la voix exprime les plaintes les cris de douleur ou de joie, les menaces, les gémissemens; tous les signes vocaux des passions sont de son ressort. Elle imite les accens des langues, et les tours affectés dans chaque idiome à certains mouvemens de l'ame; elle n'imites pas seulement, elle parle, et son langage inarticulé mais vif ardent passionné a cent fois plus d'énergie que la parole même. Voilà d'où naît la force des imitations musicales; voilà d'où naît l'empire du chant sur les cœurs sensibles. — L'harmonie y peut concourir en certains systèmes en liant la succession des sons par quelques loix de modulation, en rendant les intonations plus justes, en portant à l'oreille un témoignage assuré de cette justesse, en rapprochant et — fixant à des intervalles consonans et

liés des inflexions inappréciables. Mais en donnant aussi des entraves à la mélodie elle lui ôte l'énergie et l'expression, elle efface l'accent passionné pour y substituer l'intervalle harmonique, elle assujettit à deux seuls modes des chants qui devoient en avoir autant qu'il y a de tons oratoires, elle efface et détruit des multitudes de sons ou d'intervalles qui n'entrent pas dans son système; en un mot, elle sépare tellement le chant de la parole que ces deux langages se combattent se contraignent s'ôtent mutuellement tout caractère de vérité et ne se peuvent réunir sans absurdité dans un sujet pathétique. De là vient que le peuple trouve toujours ridicule qu'on exprime en chant les passions fortes et sérieuses; car il sait que dans nos langues ces passions n'ont point d'inflexions musicales, et que les hommes du nord non plus que les cignes ne meurent pas en chantant.

La seule harmonie en même

89
insuffisantes pour les expressions qui
semblent dépendre uniquement d'elle.
Le tonnerre, le murmure des eaux, les
vents, les orages sont mal rendus par de
simples accords. Quoiqu'on fasse le seul
bruit ne dit rien à l'esprit, il faut que
les objets parlent pour se faire entendre,
il faut toujours dans toute imitation
qu'une espèce de discours supplée à la
voix de la nature. Le musicien qui veut
rendre du bruit par du bruit se trompe,
il ne connoît ni le faible ni le fort de
son art; il en juge sans goût, sans
lumières; apprenez - lui qu'il doit rendre
du bruit par du chant, que s'il faisoit
croasser des grenouilles il faudroit qu'il
les fit chanter; car il ne suffit pas
qu'il imite, il faut qu'il touche et
qu'il plaise, sans quoi la ^{mauvaise} ~~vaine~~ imitation
n'en rien, et ne donnant d'intérêt à
personne, elle ne fait nulle impression.

Ch: X V
Sans qu'on ne voudra considérer les
sons que par l'ébranlement qu'ils excitent
dans nos nerfs, on n'aura point les vrais
principes de la musique et de son
Commence
Que dans
l'attention
difficile
joueurs par
les imitations
nouvelles.

90.

pouvoir sur les cœurs. Les sons dans la
mélodie n'agissent pas seulement sur
nous comme sons, mais comme signes
de nos affections, de nos sentimens; c'est
ainsi qu'ils excitent en nous les
mouvements qu'ils expriment et dont
nous y reconnoissons l'image. On
apprehoit quelque chose de cet effet
moral jusques dans les animaux. —
L'aboyement d'un Chien en attire un
autre. Si mon chat m'entend imiter
un miaulement, à l'instant je le
vois attentif, inquiet, agité. J'apprehois-
il que c'en moi qui contrefais la voix
de son semblable, il se rassied et reste
en repos. Pourquoi cette différence^{d'impression},
puisque il n'y en a point dans
l'ébranlement des fibres, et que lui-
même y a d'abord été trompé?

Si le plus grand empire qu'on sur
nous nos sensations n'est pas dû à des
causes morales, pourquoi donc sommes-
nous si sensibles à des impressions qui
sont nulles pour des barbares? pourquoi

91.

nos plus touchantes musiques ne sont-elles
qu'un vain bruit à l'oreille d'un
Caraïbe? Les nerfs sont-ils d'une autre
nature que les nôtres, pourquoi ne
sont-ils pas ébranlés de même, ou
pourquoi ces mêmes ébranlements
affectent-ils tant les uns et si peu
les autres?

On cite en preuve du pouvoir physique
des sons la guérison des piqures des
clarentules. Cet exemple prouve tout le
contraire. Il ne faut ni des sons absolus ni
les mêmes airs pour guérir tous ceux qui
sont piqués de ces insectes, il faut à
chacun d'eux des airs d'une mélodie qui lui
soit connue et des phrases qu'il
comprend. Il faut à l'Italien des airs
Italiens, au Turc il faudroit des airs
Turcs. Chacun n'est affecté que des
accens qui lui sont familiers; les nerfs
ne s'y prêtent qu'autant que son esprit
les y dispose: il faut qu'il entende la
langue qu'on lui parle pour que ce qu'on
lui dit puisse le mettre en mouvement.
Les cantates de Bernier ^{dit-on} ont guéri de la
fièvre un musicien François, elles l'auroient
donnée à un musicien de toute autre nation.

Dans les autres sens et jusqu'au plus grossier de tous on peut observer les mêmes différences. Qu'un homme ayant la main posée et l'œil fixé sur le même objet le croie successivement animé et inanimé, quoique les sens soient frappés de même, quel changement dans l'impression? La rondeur, la blancheur, la fermeté, la douce chaleur, la résistance élastique, le renflement successif, ne lui donnent plus qu'un toucher doux mais insipide, s'il ne croit sentir un cœur plein de vie palpiter et battre sous tout cela.

Je ne connois qu'un sens aux affections duquel rien de moral ne se mêle. C'en est le goût. Aussi la gourmandise n'en-elle jamais le vice dominant que des gens qui ne sentent rien.

Que celui donc qui veut philosopher sur la force des sensations commence par écarter des impressions purement sensuelles les impressions intellectuelles et morales que nous recevons par la voie des sens, mais donc ils ne sont que les

causes occasionnelles: ^{93.} qu'il évite l'erreur
de donner aux objets sensibles un pouvoir
qu'ils n'ont pas ou qu'ils tiennent des
affections de l'âme qu'ils nous —
représentent. Les couleurs et les sons —
peuvent beaucoup comme représentations
et signes, peu de chose comme simples
objets des sens. Des suites de sons ou
d'accords m'amuseront un moment
peu-être; mais pour me charmer et
m'attendrir il faut que ces suites —
m'offrent quelque chose qui ne soit ni
son ni accord, et qui me vienne émuvoir
malgré moi. Les chants mêmes qui ne
sont qu'agréables et ne disent rien lassent
encore; car ce n'est pas tant l'oreille qui
porte le plaisir au cœur que le cœur qui
le porte à l'oreille. Je crois qu'en
développant mieux ces idées on se fût
épargné bien de sots raisonnemens sur
la musique ancienne. Mais dans ce
siècle où l'on s'efforce de matérialiser
toutes les opérations de l'âme et d'ôter
toutes moralités aux sentimens humains,
je suis trompé si la nouvelle

philosophie ne devient ^{94.} aussi funeste au bon goût qu'à la vertu.

Chap. XVI
Faute d'analogie
entre les
couleurs et
les sons.

Il n'y a sortes d'absurdités auxquelles les observations physiques n'aient donné lieu dans la considération des beaux-arts. On a trouvé dans l'analyse du son les mêmes rapports que dans celle de la lumière. Aussi-tôt on a saisi vivement cette analogie sans s'embarrasser de l'expérience et de la raison. L'esprit de système a tout confondu, et faute de savoir peindre aux oreilles on s'est avisé de chanter aux yeux. J'ai vu ce fameux clavier sur lequel on prétendait faire de la musique avec des couleurs; - c'étoit bien mal connoître les opérations de la nature de ne pas voir que l'effet des couleurs est dans leur permanence et celui des sons dans leur succession.

Toutes les richesses du coloris s'étalent à la fois sur la face de la terre. Du premier coup d'œil tout est vu; mais plus on regarde et plus on en est enchanté. Il ne faut plus qu'admirer et contempler sans cesse.

Il n'en est pas ainsi du son : la nature ne l'analyse point et n'en sépare point les harmoniques ; elle les cache, au contraire, sous l'apparence de l'unisson ; ou si quelquefois elle les sépare dans le chant modulé de l'homme et dans le ramage de quelques oiseaux, c'est successivement et l'un après l'autre ; elle inspire des chants et non des accords, elle dicte de la mélodie et non de l'harmonie. Les couleurs sont la parure des êtres inanimés ; toutes matières en colorées ; - mais les sons annoncent le mouvement, la voix annonce un être sensible ; il n'y a que des corps animés qui chantent. Ce n'est pas le flûteur automate qui joue de la flûte, c'est le mécanicien qui mesure le vent et fait mouvoir les doigts.

Ainsi chaque sens a son champ qui lui est propre. Le champ de la musique est le temps, celui de la peinture est l'espace. Multiplier les sons entendus à la fois ou développer les couleurs l'une après l'autre, c'est changer leur économie,

c'en mettre l'œil à la place de
l'oreille, et l'oreille à la place de l'œil.

Vous dites; comme chaque couleur est déterminée par l'angle de réfraction du rayon qui la donne, de même chaque son est déterminé par le nombre des vibrations du corps sonore en un temps donné. Or les rapports de ces angles et de ces nombres étant les mêmes, l'analogie est évidente. Soit, mais cette analogie est de raison, non de sensation, et ce n'est pas de cela qu'il s'agit. D'ici à dire que l'angle de réfraction est sensible et mesurable et non pas le nombre des vibrations. Les corps sonores soumis à l'action de l'air changent incessamment de dimensions et de sons. Les couleurs sont durables, les sons s'évanouissent, et l'on n'a jamais de certitude que ceux qui renaissent soient les mêmes que ceux qui se sont éteints. De plus chaque couleur est absolue, indépendante, au lieu que chaque son n'en pour nous que relatif et ne se distingue que par comparaison. Un son n'a par lui-même aucun caractère

absolue qui le fasse reconnoître; il est grave ou aigu, fort ou doux par rapport à un autre; en lui-même il n'en rien de tout cela. Dans le système harmonique un son quelconque n'en rien non plus naturellement; il est ni tonique ni dominante, ni harmonique ni ——— fondamental; parce que toutes ces propriétés ne sont que des rapports, et que le système entier pouvant varier du grave à l'aigu, chaque son change d'ordre et de place dans le système, selon que le système change de degré. Mais les propriétés des couleurs ne consistent point en des rapports. Le jaune est jaune indépendamment du rouge et du bleu, par tout il est sensible et reconnoissable, et sitôt qu'on aura fixé l'angle de refraction qui le donne, on fera sur d'avoir le même jaune dans tous les tems.

Les couleurs ne sont pas dans les corps colorés mais dans la lumière; pour qu'on voie un objet il faut qu'il soit éclairé. Les sons ont aussi besoin d'un mobile, et pour qu'ils existent, il faut que les

corps sonore. Soit ébranlé. C'est un autre avantage en faveur de la vie; car la perpétuelle émanation des astres est l'instrument naturel qui agit sur elle, au lieu que la nature seule engendre peu de sons, et à moins qu'on n'admette l'harmonie des sphères célestes, il faut des êtres vivans pour la produire.

On voit par là que la peinture est plus près de la nature et que la musique tient plus à l'art humain. On sent aussi que l'une intéresse plus que l'autre précisément parce qu'elle rapproche plus l'homme de l'homme et nous donne toujours quelque idée de nos semblables. La peinture en fouc en morte et inanimée; elle vous peut transporter au fond d'un désert; mais sitôt que des signes vocaux frappent votre oreille, ils vous annoncent un être semblable à vous, ils font, pour ainsi dire, les organes de l'âme, et s'ils vous peignent aussi la solitude ils vous disent que vous n'y êtes pas seul. Les oiseaux sifflent, l'homme seul chante, et l'on ne peut entendre ni.

chant ni d'imphonie⁹⁹ sans se dire à
l'instant, un autre être sensible en
ici.

C'est un des grands avantages du
musicien de pouvoir peindre les choses
qu'on ne saurait entendre, tandis qu'il
est impossible au Peintre de représenter
celles qu'on ne saurait voir, et le plus
grand prodige d'un art qui n'agit
que par le mouvement est d'en pouvoir
former jusqu'à l'image du repos. Le
sommeil, le calme de la nuit, la
solitude, et le silence même entrent
dans les tableaux de la musique. On
sait que le bruit peut produire l'effet
du silence et le silence l'effet du
bruit, comme quand on s'endort à
une lecture égale et monotone et
qu'on s'éveille à l'instant qu'elle cesse.
Mais la musique agit plus intimement
sur nous en excitant par un sens des
affections semblables à celles qu'on peut
exciter par un autre, et comme le
rapport ne peut être sensible que
l'impression ne soit forte, le

peinture, dénuée de cette force, ne peut rendre à la musique les imitations que celle-ci tire d'elle. Que toute la nature soit endormie, celui qui la contemple ne dort pas, et l'art du musicien consiste à substituer à l'image insensible de l'objet celle des mouvements que la présence excite dans le cœur du contemplateur. Non seulement il agitera la mer, animera les flammes d'un incendie, fera couler les ruisseaux, tomber la pluie et grossir les torrens; mais il peindra l'horreur d'un desert affreux, rembrunira les murs d'une prison souterraine, calmera la tempête, rendra l'air tranquille et serein, et répandra de l'orchestre une fraîcheur nouvelle sur les bocages. Il ne représentera pas directement ces choses, mais il excitera dans l'âme les mêmes sentimens qu'on éprouve en les voyant.

Chap. XVII
 Contre le
 Musicien qui
 veut que
 à leur air.

Voilà comment tout nous ramène sans cesse aux effets moraux dont

101

j'ai parlé, et combien les musiciens qui ne considèrent la puissance des sons que par l'action de l'air et l'ébranlement des fibres sont loin de connoître en quoi réside la force de cet art. Plus ils le rapprochent des impressions purement physiques plus ils l'éloignent de son origine, et plus ils lui ôtent aussi de sa primitive énergie. En quittant l'accent oral et s'attachant aux feules institutions harmoniques la musique devient plus bruyante à l'oreille et moins douce au cœur. Elle a déjà cessé de parler, bientôt elle ne chantera plus et alors avec tous les accords et toute son harmonie elle ne fera plus aucun effet sur nous.

Comment ces changements sont-ils arrivés ? par un changement naturel du caractère des langues. On sait que notre harmonie est une invention gothique. Ceux qui prétendent trouver le système des Grecs dans le nôtre se moquent de

Chap. XVIII
Que le système
musical des
Grecs n'ait
aucun rapport
au nôtre

102.
nous. Le Système des Grecs n'avoit
absolument d'harmonique dans notre
sens que ce qu'il falloit pour fixer
l'accord des instruments sur des
consonances parfaites. Tous les peuples
qui ont des instruments à cordes sont
forcés de les accorder par des
consonances, mais ceux qui n'en ont
pas ont dans leurs chants des
inflexions que nous nommons fausses
parce qu'elles n'entrent pas dans notre
système et que nous ne pouvons les
noter. C'en est ce qu'on a remarqué sur
les chants des Sauvages de l'Amérique,
et c'en est ce qu'on auroit dû remarquer
aussi sur divers intervalles de la
musique des Grecs, si l'on eut étudié
cette musique avec moins de prévention
pour la nôtre.

Les Grecs divisoient leur Diagramme
par tetracordes comme nous divisons
notre clavier par octaves, et les mêmes
divisions se répétoient exactement chez
eux à chaque tetracorde comme elles se
répètent chez nous à chaque octave;

103.

l'imilitude qu'on n'eût pu conserver dans l'unité du mode harmonique et qu'on n'aurait pas même imaginées. Mais comme on passe par des intervalles moins grands quand on parle que quand on chante, il fut naturel qu'ils regardassent la répétition des tetracordes dans leur mélodie orale comme nous regardons la répétition des octaves dans notre mélodie harmoniques.

Ils n'ont reconnu pour consonances que celles que nous appelons consonances parfaites; ils ont rejeté de ce nombre les tierces et les sixtes. Pourquoi cela? C'est que l'intervalle du ton mineur étant ignoré d'eux ou du moins prosaïquement la pratique, et leurs consonances n'étant point tempérées, toutes leurs tierces majeures étoient trop fortes d'un comma, leurs tierces mineures trop faibles d'autant, et par conséquent leurs sixtes majeures et mineures réciproquement altérées de mêmes. Qu'on s'imagine maintenant quelles notions d'harmonie on peut avoir et quels modes harmoniques

on peut établir en bannissant les tierces et les sixtes du nombre des consonances. Si les consonances mêmes qu'ils — admettoient leur eussent été connues par un vrai sentiment d'harmonie, ils les auroient au moins sous-entendues au dessous de leurs chants, la consonance tacite des marches fondamentales en ~~fait~~ prêté son nom aux marches diatoniques qu'elles leur suggéroient. Loin d'avoir moins de consonances que nous ils en auroient ^{eu} davantage, et préoccupés, par exemple, de la basse ut sol, ils eussent donné le nom de consonance à la seconde ut re.

Mais, dira-t-on, pourquoi donc des marches diatoniques? Par un instinct qui dans une langue accentuée et chantante nous porte à choisir les inflexions les plus comodes: car entre les modifications trop fortes qu'il faut donner à la glotte pour entonner continuellement les grands intervalles des consonances, et la difficulté de régler l'intonation dans les rapports très composés des moindres intervalles, l'organe pris un

milieu et tomba naturellement sur des intervalles plus petits que les consonances et plus simples que les comma; ce qui n'empêcha pas que de moindres intervalles n'eussent aussi leur emploi dans des genres plus pathétiques.

A mesure que la langue se perfectionnoit, la mélodie en s'imposant de nouvelles règles perdoit insensiblement de son ancienne énergie, et le calcul des intervalles fut substitué à la finesse des inflexions. C'est ainsi, par exemple, que la pratique du genre enharmonique s'abolit peu à peu. Quand les théâtres eurent pris une forme régulière on n'y chantoit plus que sur des modes prescrits, et à mesure qu'on multiplioit les règles de l'imitation la langue imitative s'affoiblissoit.

L'étude de la philosophie et le progrès du raisonnement ayant perfectionné la grammaire ôtérent à la langue ce ton vif et passionné qui l'avoit d'abord rendue si chantante.

~~Alors~~ la mélodie

Les Symphonistes qui d'abord étoient aux gages des Poètes et n'exécutaient que sous eux et pour ainsi dire à leur dictée, en devinrent indépendans, et c'est de cette licence que je plains si amèrement la Musique dans une Comédie de Phérocrite dans Plutarque nous a conservé le passage. Ainsi.

Chap. XVIII

Comment la
Musique a
dégénéré.

commençant à n'être plus si adhérente au discours prit insensiblement une existence à part, et la musique devint plus indépendante des paroles. Alors aussi cessèrent peu-à-peu ces prodiges qu'elle avoit produits lorsqu'elle n'étoit que l'accent et l'harmonie de la poésie, et qu'elle lui donnoit sur les passions cet empire que la parole n'exerça plus dans la suite que sur la raison. Aussi dès que la Grèce fut pleine de Sophistes et de Philosophes n'y vit-on plus ni poètes ni musiciens célèbres. En cultivant l'art de convaincre on perdit celui d'éouvoir. Platon lui-même jaloux d'Homère et d'Euripide décria l'un et ne put imiter l'autre.

Bientôt la servitude ajouta son influence à celle de la philosophie. La Grèce aux fers perdit ce feu qui n'échauffe que les âmes libres, et ne trouva plus pour louer ses tirans le ton dont elle avoit chanté ses Héros. Le mélange des Romains affaiblit encore ce qui restoit au

107.
langage d'harmonie et d'accent. Le
latin, langue plus sourde et moins
musicales fit tort à la musique en
l'adoptant. Le chant employé dans la
capitale altera peu à peu celui des
provinces; les théâtres de Rome nuisirent
à ceux d'Athènes; quand Néron
remportoit des prix la Grèce avoit
cessé d'en mériter et la même mélodie
partagée à deux langues convint moins
à l'une et à l'autre.

Enfin arriva la catastrophe qui
détruisit les progrès de l'esprit humain
sans ôter les vices qui en étoient l'ouvrage.
L'Europe inondée de barbares et
asservie par des ignorans perdit à la
fois les sciences et les arts, et l'instrument
universel des uns et des autres, savoir
la langue harmonieuse perfectionnée.
Ces hommes grossiers que le nord avoit
engendrés accoutumèrent insensiblement
toutes les oreilles à la rudesse de leur
organe; leur voix dure et dénuée d'accent
étoit bruyante sans être sonore. —
L'Empereur Julien comparoit le parler
des Gaulois au croassement des

108.

grenouilles. Toutes leurs articulations -
étant aussi âpres que leurs voix étoient
nazales et sourdes, ils ne pouvoient
donner qu'une sorte d'éclat à leur
chant, qui étoit de renforcer le son
des voyelles pour couvrir l'abondance
et la dureté des consonnes.

Ce chant bruyant joint à
l'inflexibilité de l'organe obligea ces
nouveaux venus et les peuples subjugués
qui les imitèrent de ralentir tous les
sons pour les faire entendre. L'articulation
pénible et les sons renforcés concoururent
également à chasser de la mélodie tout
sentiment de mesure et de rythme ;
comme ce qu'il y avoit de plus dur à
prononcer étoit toujours le passage d'un
son à l'autre, on n'avoit rien de mieux
à faire que de s'arrêter sur chacun le
plus qu'il étoit possible, de le renfler
de le faire éclater le plus qu'on pouvoit.
Le chant ne fut bientôt plus qu'une suite
ennuyeuse et lente de sons traînans
et criés, sans douceur, sans mesure, et
sans grace ; et si quelques savans disoient
qu'il falloit observer les longues et les

109

brèves dans le chant Latin, il est sur
au moins qu'on chanta les vers comme
de la prose, et qu'il ne fut plus question
de pieds, de rythmes, ni d'aucune espèce
de chant mesuré.

Le chant ainsi dépouillé de toute
mélodie et consistant uniquement dans
la force et la durée des sons dur —
suggérer enfin les moyens de le rendre
plus sonore encore à l'aide des
consonances. Plusieurs voix traînant
sans cesse à l'unisson des sons d'une
durée illimitée trouvèrent par hasard
quelques accords qui renforçant le
bruit le leur firent paraître agréable,
et ainsi commença la pratique du
discant et du contrepoint.

J'ignore combien de siècles les musiciens
tournèrent autour des vaines questions que
l'effet connu d'un principe ignoré leur
fit agiter. Le plus infatigable lecteur
ne supporteroit pas dans Jean de
Muris le verbiage de huit ou dix grands
chapitres pour savoir, dans l'intervalle
de l'octave coupée en deux consonances,

110.

Il est la quinte ou la quarte qui doit être au grave; et quatre ans après on trouve encore dans Bontempi des énumérations non moins ennuyeuses de toutes les basses qui doivent porter la sixte au lieu de la quinte. Cependant l'harmonie prit insensiblement la route que lui prescrit l'analyse, — jusqu'à ce qu'enfin l'invention du mode mineur et des dissonances y eut introduit l'arbitraire dont elle en pleine, et que le seul préjugé nous empêche d'apercevoir*.

la mélodie était oubliée à l'attention

* Rapporant toute l'harmonie à ce principe très simple de la résonance des cordes dans leurs aliquotes, M. Rameau fonde le mode mineur et la dissonance sur sa prétendue expérience qu'une corde sonore en mouve-
ment fait vibrer d'autres cordes plus longues à la douzième et à la dix-septième majeure ou grave. Les cordes selon lui, vibrent et frémissent dans toute leur longueur, mais elles ne résonnent pas. Voilà, ce me semble, une singulière physique; c'est comme si l'on disoit que le soleil luit, si qu'on ne voit rien.

Les cordes plus longues ne rendant que le son de la plus aigüe — parce qu'elles se divisent vibrent — résonnent à son imitation, confondant confondant leur son avec le sien et paroissent n'en rendre aucun. L'erreur est d'avoir vu les voir vibrer dans toute leur longueur, et d'avoir mal observé les nœuds. Deux cordes sonores formant quelque intervalle harmonique peuvent faire entendre leur son — fondamental au grave même sans une troisième corde, c'en l'expérience connue et confirmée de M. Tartini; mais une corde seule n'a point d'autre son fondamental que le sien, elle ne fait ^{pas résonner} ~~vibrer~~ ⁿⁱ ~~se faire~~ ^{librement} ~~se faire~~ vibrer ses multiples, mais seulement son imitation et ses aliquotes. Comme le son n'a d'autre cause que les vibrations du corps sonore, et qu'où la cause agit ^{librement} l'effet suit toujours, séparer les vibrations de la résonance, c'en dire une absurdité.

111

du musicien s'étant tournée entièrement vers l'harmonie, tout se dirigea peu à peu sur ce nouvel objet ; les genres, les modes, la gamme, tout reçut des faces nouvelles ; ce furent les successions harmoniques qui réglèrent la marche des parties. Cette marche, ayant usurpé le nom de mélodie on ne put méconnaître en effet dans cette nouvelle mélodie les traits de la même, et notre système musical étant ainsi devenu par degrés purement harmonique, il n'est pas étonnant que l'accent oral en ait souffert, et que la musique ait perdu pour nous presque toute son énergie.

Voilà comment le chant devint par degrés un art entièrement séparé de la parole dont il tire son origine, — comment les harmoniques des sons firent oublier les inflexions de la voix, et comment enfin, bornée à l'effet purement physique du concours des vibrations, la musique se trouva privée des effets moraux qu'elle avoit produits quand elle étoit doublement

112.
la voix de la nature.

Chap. X X
Rapport des
langues aux
Gouvernements

Ces progrès ne sont ni fortuits ni arbitraires, ils tiennent aux vicissitudes des choses. Les langues se forment naturellement sur les besoins des hommes; elles changent et s'altèrent selon les changements de ces mêmes besoins. Dans les anciens temps où la persuasion tenoit lieu de force publique, l'éloquence étoit nécessaire; à quoi serviroit-elle aujourd'hui que la force publique supplée à la persuasion? L'on n'a besoin ni d'art ni de figure pour dire, tel est mon plaisir. Quels discours restent donc à faire au peuple assemblé? Des sermons. Et qu'importe à ceux qui les font de persuader le peuple, puisque ce n'est pas lui qui nomme aux bénéfices? Les langues populaires nous sont devenues aussi parfaitement inutiles que l'éloquence. Les sociétés ont pris leur dernière forme; on n'y change plus rien qu'avec du canon et des écus; et comme on n'a plus rien à dire au peuple sinon,

Donnez de l'argent, on le dit avec des placards au coin des rues ou des soldats dans les maisons; il ne faut assembler personne pour cela: au contraire, il faut tenir les Sujets épars; c'en est la première maxime de la politique moderne.

Il y a des Langues favorables à la liberté; ce sont les langues sonores, prosodiques, harmonieuses, dont on distingue le discours de fort loin. Les nôtres sont faites pour le bourdonnement des Divans. Nos prédicateurs se tourmentent, se mettent en sueur dans les temples, sans qu'on sache rien de ce qu'ils ont dit. Après s'être épuisés à crier pendant une heure, ils sortent de la chaire à demi-morts. Assurément ce n'étoit pas la peine de prendre tant de fatigue.

Chez les anciens on se faisoit entendre aisément au peuple sur la place publique; on y parloit tout un jour sans s'incommoder. Les Généraux harangoient

leurs troupes; on les ¹¹⁴entendoit et ils ne
s'épuisoient point. Les historiens modernes
qui ont voulu mettre des harangues
dans leurs histoires se sont fait moquer
d'eux. Qu'on suppose un homme
harangant en français le peuple de
Paris dans la place de Vendôme.
Qu'il crie à pleine tête, on entendra
qu'il crie, on ne distinguera pas un
mot. Hérodote lisoit son histoire
aux peuples de la Grèce assemblés en
plein air et tout retentissoit d'applaudis-
sements. Aujourd'hui l'académicien qui
lit un mémoire un jour d'assemblée
publique en à peine entendu au-
bouts de la Salle. Si les charlatans
des places abondent moins en France
qu'en Italie, ce n'est pas qu'en
France ils soient moins écoutés, c'est
seulement qu'on ne les entend pas si
bien. M. d'Alembert croit qu'on
pourroit débiter le récitatif français
à l'italienne; il faudroit donc le débiter
à l'oreille, autrement on n'entendrait
rien du tout. Or je dis que toute langue

115.
avec laquelle on ne peut pas se faire
entendre au peuple assemblé en une
langue servile; il est impossible...
qu'un peuple demeure libre et
qu'il parle cette langue-là.

Je finirai ces réflexions superficielles,
mais qui peuvent en faire naître de
plus profondes, par le passage qui me
les a suggérées.

Ce serait la matière d'un examen
assez philosophique, que d'observer
dans le fait et de montrer par des
exemples combien le caractère les mœurs
et les intérêts d'un peuple influent
sur sa langue.*.

* Remarques sur la gramm: génér: et raison: par M. Ducloux -
page II.

Voyez Ch: VI
page 29. où
ce morceau doit
aller

Quoi qu'on nous dise ^{de} l'invention de l'Alphabet Grec, je la crois beaucoup plus moderne qu'on ne la fait, et je fonde principalement cette opinion sur le caractère de la langue. Il m'est venu bien souvent dans l'esprit de douter non seulement qu'Homère sût écrire, mais même qu'on écrivit de son temps. J'ai grand regret que ce doute soit si formellement démenti par l'Histoire de Bellerophon dans l'Iliade; comme j'ai le malheur aussi bien que le Pere Hardouin d'être un peu obstiné dans mes paradoxes, si j'étais moins ignorant je serois bien tenté d'étendre mes doutes sur cette Histoire même et de l'accuser d'avoir été sans beaucoup d'examen interpolée par les compilateurs d'Homère. Non seulement dans le reste de l'Iliade on voit peu de traces de cet art; mais j'ose avancer que toute l'Odyssée n'est qu'un tissu de bêtises et d'inepties qu'une lettre ou deux eussent réduit en fumée, au lieu qu'on rend ce Poème raisonnable et même assez bien conduit en supposant que ses Héros ayent ignoré l'écriture. Si l'Iliade eut été écrite, elle eut été beaucoup moins cherchée, les Rhapsodes eussent été moins recherchés et se seroient moins multipliés. Aucun autre Poète n'a été ainsi cherché si ce n'est le Rasse à Venise, encore n'est-ce que par les Gondolliers qui ne sont pas grands lecteurs. La diversité des dialectes employés par Homère forme encore un préjugé très fort. Les dialectes distingués par la parole se rapprochent et se confondent par l'écriture. Voyez page 30 pour la suite

(*) Quelqu'un s'avance prétendant contredire l'opinion -
commence à contredire la ^{première partie} terminologie de tout les
amis, mais bientôt que les forces sur eux
et ^{l'opposition} les ^{autres} figures appelées accuser, et
les s'avance ils ^{parviennent} à leur opinion pour leur
pages que je vais transcrire l'un et
l'autre afin que le lecteur en juge
jusqu'à de leur exactitude.
Voici le premier ou titre de l'ouvrage dans son
titre de l'ouvrage. L. III. n. 44.
Hans Riquartius &c.

will make great figures for you and so you know
the case is just what we need in the parish.

Hanc diligentiam subsequitur modus etiam
 & forma verborum, quod jam vereor ne huic Catulo
 videatur esse puerile. Versus enim veteres illi in
 hac solita oratione propemodum, hoc est, numeros
 quosdam, nobis esse adhibendos putaverunt. inters-
 =pirationis enim, non defatigationis nostrae, neque
 librariorum notis, sed, verborum & sententiarum modo,
 interpunctas clausulas in orationibus esse voluerunt:
 idque princeps Isoocrates instituisse fertur, ut in eundi tam
 antiquorum dicendi consuetudinem, delectationis, atque
 aurium causa (quemadmodum scribit discipulus ejus
 Naucrates) numeris adstringeret.

BIBL.
NEUCH.

Namque hae duo, musici, qui erant quondam iidem
 poetae, machinati ad voluptatem sunt versus, atque
 cantum, ut & verborum numero, & vocum modo, ~~et~~
 dico moderationem, & verborum conclusionem, quoad
 orationis severitas pati possit, à poetica ad eloquentiam
 traducenda duxerunt.

In quo illud est vel maximum, quod versus in oratione
 si efficitur conjunctione verborum, vitium est: & tamen
 eam conjunctionem, sicuti versus, numerosè cadere, &
 quadrare, & perficere volumus. neque est ea multis res
 una, quae magis oratorem ab imperito dicendi, ignaroque
 distinguat, quam quod ille rudis inconditè fundit, quantum
~~delectatione vincunt aurium odietatem.~~ Hae igitur duo, vocis

potest, & id, quod dicit, spiritu, non arte, determinat:
orator autem sic illigat sententiam verbis, ut eam —
numero quodam complectatur, & adstricto, & soluto.
Nam cum vincit modis forma, & relaxat & liberat
immutatione ordinis, ut verba neque alligata —
sint quasi certa aliqua lege versus, neque ita —
soluta, ut vagentur.

Notte qui se
raporte à la
page 31.

* Quelques savans prétendent contre l'opinion commune & contre la preuve tirée de tous les anciens manuscrits que les Grecs ont connu et pratiqué dans l'écriture les signes appelés accens, et ils fondent cette opinion sur deux passages que je vais transcrire l'un et l'autre afin que le lecteur puisse juger de leur vrai sens.

Voici le premier tiré de Cicéron dans son traité de l'orateur L. III. N: 11.

Nunc diligentiam H. H.

Voici le second tiré d'Isidore dans ses origines L. I. C. 20.

Præterea quædam H.

Bien moi je vois là que du temps de Cicéron les bons-copistes pratiquoient la separation des mots et certains signes équivalens à nôtre ponctuation. J'y vois encore l'invention du nombre et de la déclamation de la prose attribuée à Isocrate. Mais je n'y vois point du tout les signes écrits, les accens, et quand je les y verrois on n'en pourroit conclure qu'une chose que je ne dispute pas & qui rentre tout à fait dans mes principes; savoir que quand les Romains commencèrent à étudier le Grec les Copistes pour leur en indiquer la prononciation inventèrent les signes des accens, des esprits & de la prosodie, mais il ne s'ensuivroit nullement que ces signes fussent en usage parmi les Grecs qui n'en avoient aucun besoin.



NOTICE HISTORIQUE¹

Le manuscrit de l'*Essai sur l'origine des langues* a été déposé entre les mains de P.-A. DuPeyrou au moment où Rousseau a dû fuir précipitamment Môtiers en septembre 1765. Curieusement, malgré le soin dont il a été l'objet de la part de Jean Jacques, il ne fait pas partie de ces œuvres que l'écrivain a réclamées au Neuchâtelais durant ses exils successifs, tels *Pygmalion*, *L'Engagement téméraire*, *Le Lévitte d'Ephraïm* ou *Emile et Sophie*². C'est ainsi que ce texte n'a jamais quitté Neuchâtel et que DuPeyrou peut en faire état le 29 octobre 1778 au marquis de Girardin dans la «Note spécifique des manuscrits de M^r J.J.R: entre mes mains»³.

Ce texte, capital pour la pensée rousseauiste, a une histoire complexe que Ch. Porset et J. Starobinski ont clairement débrouillée. Dans ses *Confessions*, Jean Jacques n'en parle qu'une seule fois au Livre XI, à l'occasion de son temps passé au Mont-Louis:

j'avais quelques autres écrits de moindre importance, tous en état de paraître et que je me proposais de donner encore, soit séparément, soit avec mon recueil général si je l'entreprenais jamais. Le principal de ces écrits dont la plupart sont encore en manuscrit dans les mains de DuPeyrou, était un *Essai sur*

¹ Pour plus de détails, on consultera l'excellente introduction de J. Starobinski à l'*Essai sur l'origine des langues* dans l'édition des *Œuvres complètes* de Rousseau dans la Pléiade, O.C. V, p. CLXV-CCIV.

² Voir Claire Rosselet, «Histoire du Fonds des manuscrits Rousseau de la Bibliothèque de la ville de Neuchâtel», *Revue neuchâteloise*, 19, 1962, p. 11-21.

³ C.C. 7334bis.

l'origine des langues que je fis lire à M. de Malesherbes et au chevalier de Lorenzy, qui m'en dit du bien⁴.

Le projet de préface⁵ énonce par ailleurs que ce texte était à l'origine un fragment du *Discours sur l'origine de l'inégalité* et qu'il fut repris à l'occasion de la réponse à Rameau dans l'*Examen de deux principes*⁶. Ainsi l'*Essai sur l'origine des langues* aurait été rédigé entre novembre 1753 et octobre 1754, puis refondu à la fin de 1755, à l'occasion de la réponse à Rameau et probablement de *L'Origine de la mélodie*⁷; il a été ensuite retouché à Montmorency en automne 1761 pour être montré à Malesherbes⁸ et à Lorenzy. Rousseau songe alors à insérer ce texte dans le recueil projeté de ses *Œuvres*, mais il ne serait pas mécontent de le donner «à part à cause de ce Rameau qui continue à me tarabuster vilainement⁹ et qui cherche l'honneur d'une réponse directe qu'assurément je ne ferai pas». Après lecture, Malesherbes encourage Jean Jacques à publier «cette dissertation séparément», mais l'écrivain n'en fera rien.

Les hésitations perdureront cependant. Réfugié à Môtiers, Rousseau se voit pressé contre son gré de fournir à l'éditeur Duchesne quelques pièces inédites pour rendre plus alléchante l'édition des ses *Œuvres* sous la direction de l'abbé de La Porte¹⁰. Mais ce travail fait hors de sa portée et de son contrôle ne lui agréé pas et il se rétracte en n'indiquant aux éditeurs parisiens que des textes qui ont paru en revues ou clandestinement, comme sa fameuse *Lettre à Voltaire* dont il prête un exemplaire rarissime¹¹. Néanmoins, il

⁴ O.C. I, p. 560.

⁵ Voir p. 13.

⁶ O.C. V, p. 345-370.

⁷ O.C. V, p. 329-343. Voir illustration p. 148.

⁸ Voir C.C. 1495, 1523 et 1552.

⁹ Allusion à la publication par Rameau en 1761 de sa *Réponse à la lettre à M. d'Alembert*.

¹⁰ Voir C.C. 2443 et 2471.

¹¹ Voir C.C. 2597.

s'engage le 5 avril 1763 à céder *De l'imitation théâtrale* à Duchesne, qui s'en est procuré copie par Coindet, à condition qu'il ne paraisse séparément qu'après l'édition générale¹². Il ajoutera le 28 avril: «Comme cet écrit est bien peu de chose pour être publié à part, j'y en pourrai joindre quelques autres qui sont depuis longtemps dans mon portefeuille pour faire du tout un petit volume, si cela vous convient¹³.» Il est certain qu'à cette période Rousseau a retouché¹⁴ son manuscrit de *l'Essai sur l'origine des langues* qu'il songeait à publier avec *De l'imitation théâtrale* et *Le Lévi d'Ephraïm*, comme en témoigne le projet de préface¹⁵ rédigé alors. Mais Duchesne ne publiera finalement en 1763 que «quelques exemplaires en sus de *l'Imitation théâtrale*¹⁶», qu'il incorpore au tome V des *Œuvres* de Rousseau.

En 1764, l'écrivain projette d'éditer son œuvre générale chez Marc-Michel Rey à Amsterdam. Il lui adresse le 13 mai un «Mémoire¹⁷» résumant le contenu des six volumes in-quarto tels qu'il les conçoit. S'il n'y mentionne pas *l'Essai*, il signale néanmoins que les volumes I et VI contiendront des «nouveau-tés». Devant la réaction mitigée de Rey, qui accepte pourtant de publier les *Lettres écrites de la montagne*¹⁸, Rousseau trouve du secours auprès du fidèle DuPeyrou à qui il accorde toute sa confiance pour la création d'une société éditrice. Le 18 mars 1765, il dresse alors à l'intention du Neuchâtelois une «Note des pièces et de leur distribution dans

¹² Voir C.C. 2597 et 2654.

¹³ C.C. 2654; voir aussi 2743 du 5 juin.

¹⁴ En plus des remarques de Jean Starobinski dans son introduction au tome V des *O.C.*, il faut souligner que Rousseau a biffé sur la page du titre du manuscrit la mention «Citoyen de Genève». Or Rousseau a renoncé à son titre le 12 mai 1763 (C.C. 2686), après avoir reçu la citoyenneté neuchâteloise le 16 avril.

¹⁵ Voir p. 13-14.

¹⁶ Lettre de Guy à Rousseau, C.C. 2999.

¹⁷ C.C. 3273.

¹⁸ C.C. 3349 et 3355.

l'édition in 4°». L'*Essai* figure au tome VI essentiellement consacré à la musique, ainsi qu'à divers «Lettres et mémoires sur divers sujets¹⁹». Mais on sait que cette édition a capoté par la faute des pasteurs neuchâtelois²⁰ et que de son vivant Rousseau ne verra pas la collection complète de ses œuvres destinée à lui fournir le pain pour finir ses jours dans la sérénité matérielle. Ce seront ses dépositaires, Moulou, DuPeyrou et Girardin qui s'en chargeront dès 1778. L'*Essai* ne paraîtra à Genève qu'en 1781 dans les *Œuvres posthumes*.

Fidèle à la mémoire et à l'exigence de Jean Jacques, DuPeyrou a eu à cœur de vérifier les textes manuscrits avant de les donner à la composition. C'est ainsi que pour l'*Essai* il recherche et fait transcrire un passage de Cicéron²¹ que Rousseau n'a pas copié, et qu'il demande à Moulou d'en faire autant pour une citation d'Isidore de Séville dont il n'a pas trouvé le texte à Neuchâtel²².

FRÉDÉRIC S. EIGELDINGER

¹⁹ C.C. 4157.

²⁰ Voir F.S. Eigeldinger, «Des Pierres dans mon jardin», Paris, Champion, 1992, p. 215 ss. et R. Birn, «Les "Œuvres complètes" de Rousseau sous l'Ancien Régime», *Annales JJR*, 41, 1997, p. 231-264.

²¹ Voir p. 117b du manuscrit.

²² Lettre du 18 novembre 1778, C.C. 7363.

ESSAI

SUR L'ORIGINE

DES LANGUES,



CHAPITRE I.

*Des divers moyens de communiquer nos
pensées.*

LA parole distingue l'homme entre les animaux : le langage distingue les nations entr'elles ; on ne connoît d'où est un homme qu'après qu'il a parlé. L'usage & le besoin font apprendre à chacun la langue de son pays ; mais qu'est-ce qui fait que cette langue est celle de son pays & non pas d'un autre ? Il faut bien remonter, pour le dire , à quelque raison qui tienne au local , & qui soit antérieure aux mœurs mêmes : la parole étant la première institution sociale ne doit sa forme qu'à des causes naturelles.

Si-tôt qu'un homme fut reconnu par un autre pour un Etre sentant , pensant

. O 3

*Première page de l'Essai sur l'origine des langues
dans l'édition des Œuvres posthumes (t. III, Genève, 1781).*

valoir.

Mais recherchons, s'il y a moyen, la véritable origine de la mélodie, et voyons si l'idée que M. Rameau en a conçue l'aide à celle que nous pourrions l'exacte observation des faits. Comme il faut pour cela remonter aux sources; après avoir averti les lecteurs qui voudront nous suivre de l'augmenter de patience, je vais être sans scrupule aussi protégé qu'il me plaira.

Nous ignorons si parfaitement l'état naturel de l'homme que nous ne savons pas même s'il a une sorte de cri qui lui soit propre; mais en revanche nous le connaissons pour un animal imitateur qui ne tarde pas à s'approprier toutes les fautes qu'il peut tirer de l'exemple des autres animaux. Il pourra donc imiter d'abord les cris de ceux qui l'environnent, et selon les diverses espèces qui habitent chaque contrée, les hommes auront des langues ou pu avoir des cris différents d'un pays à l'autre. Outre cela, les organes étaient plus ou moins liés et flexibles selon la température des climats et voilà déjà l'origine de l'accent national même avant la formation du langage.

BIBLIOGRAPHIE

Manuscrits:

- Projet de préface, 1763: Neuchâtel, BPU, MsR 91, f° 104, entre un brouillon de lettre à Hume du 19 février 1763 (C.C. 2491) et un brouillon de lettre à J.-F. Deluc du 7 juillet 1763 (C.C. 2803).
- Texte: Neuchâtel, BPU, MsR 11 (ancien 7835). 23,6x15,2 cm. F° 1 r°: titre; ms. numéroté «n° 9» de la main de Rousseau; v° blanc. F° 2 r° = page 1; pagination de Rousseau jusqu'à 115. P. 40: note de bas de page sur un feuillet collé, reproduite dans cette édition au recto suivant. P. 116-117: pagination et copies de la main de Jeannin, secrétaire de DuPeyrou. Interfolioté: une note manuscrite de Rousseau pour la page 31 de son manuscrit; une transcription par Jeannin du passage de Cicéron cité par Rousseau.

Éditions premières:

- *Œuvres posthumes de Jean-Jacques Rousseau*, Genève, 1781, t. III, p. 211-327.
- *Traité sur la musique*, Genève, 1781, p. 209-325.

Éditions critiques en langue française:

- par Ch. Porset, Bordeaux, Ducros, 1968.
- par J. Starobinski, Paris, Gallimard, «Folio essais», 1990.
- par C. Kintzler, Paris, Flammarion, 1993.
- par J. Starobinski, Paris, Gallimard, «Pléiade», t. V, 1995, p. CLXV-CCIV (Introduction), 371-429 (texte), 1537-1585 (notes).

Bibliographie critique (établie par J. Starobinski pour sa notice «Essai sur l'origine des langues» du Dictionnaire de Jean Jacques Rousseau, Paris, Champion, 1996, p. 316-319):

- A. Jansen, *Rousseau als Musiker*, Berlin, 1884.
- P.-M. Masson, «Questions de chronologie rousseauiste», *Annales JJR*, IX, 1913, 59-87.
- E. Claparède, «Jean Jacques Rousseau et l'origine du langage», *Annales JJR*, XXIV, 1935, 95-120.
- A.O. Lovejoy, *Essays in the History of Ideas*, Baltimore, 1948.
- M. Duchet et M. Launay, «Synchronie et diachronie: l'«Essai sur l'origine des langues» et le second «Discours»», *Revue internationale de philosophie*, LXXXII, 1967, 421-443.
- J. Derrida, *De la grammatologie*, Paris, 1967.
- M. Duchet, *Anthropologie et histoire au siècle des Lumières*, Paris, 1971.
- J. Starobinski, *Rousseau, la transparence et l'obstacle* (éd. augmentée), Paris, 1971.
- M.-E. Ducheux, ««Principe de la mélodie» et «Origine des langues»», *Revue de musicologie*, LX, 1974, n° 1-2, 33-86.
- R. Wokler, «Rameau, Rousseau and the *Essai sur l'origine des langues*», *Studies on Voltaire*, CXVII, 1974, 179-238.
- J. Starobinski, «La Prosopopée de Fabricius», *Revue des sciences humaines*, XLI, 1976, 83-96.
- C. Porset, «L'«Inquiétante étrangeté» de l'«Essai sur l'origine des langues»», *Studies on Voltaire*, CLI-CLV, 1976, 1715-1758.
- D. Droixhe, *La Linguistique et l'appel de l'histoire*, Genève-Paris, 1978.
- S. Auroux, *La Sémiotique des Encyclopédistes*, Paris, 1979.
- C. Kintzler, «Rameau et Rousseau: le choc de deux esthétiques», dans J.-J. Rousseau, *Écrits sur la musique*, Paris, 1979.
- P. de Man, *Allegories of Reading. Figural Language in Rousseau, Nietzsche, Rilke and Proust*, New Haven-Londres, 1979.
- M. Murat, «Jean Jacques Rousseau: Imitation musicale et origine des langues», *Travaux de linguistique et de littérature publiés par le Centre de philologie et de littérature romanes de l'Université de Strasbourg*, XVIII, 2, 145-168.

- M. Hobson, «Kant, Rousseau et la musique», *Reappraisals of Rousseau*, Manchester, 1980.
- J. Starobinski, «Rousseau et l'éloquence», dans *Rousseau after 2000 Years*, Cambridge, 1982.
- H. Aarsleff, *From Locke to Saussure*, Londres, 1982.
- R. Salvucci, *Sviluppi della problematica del linguaggio nel XVIII secolo. Condillac, Rousseau, Smith*, Rimini, 1982.
- M. Eigeldinger, *Lumières du mythe*, Paris, 1983.
- U. Ricker, *Sprache, Anthropologie, Philosophie in der französischen Aufklärung*, Berlin, 1984.
- D. Droixhe, *De l'origine du langage aux langues du monde*, Tübingen, 1985.
- R. Wokler, *Rousseau on Society, Music and Language*, New-York-Londres, 1987.
- T.M. Kavanagh, *Writing the Truth*, Berkeley-Los Angeles-Londres, 1987.
- M. Delon, *L'Idée d'énergie au tournant des Lumières (1770-1820)*, Paris, 1987.
- S. Baud-Bovy, *Jean Jacques Rousseau et la musique*, Neuchâtel, 1988.
- A. Wyss, *Jean Jacques Rousseau et l'«Accent» de l'écriture*, Neuchâtel, 1989.
- J. Starobinski, *Le Remède dans le mal*, Paris, 1989.
- D. Bourdin et M. Launay, *Index-concordance de l'«Essai sur l'origine des langues de Jean Jacques Rousseau»*, Genève-Paris, 1989.
- H.R. Jauss, *Studien zum Epochenwandel der ästhetischen Moderne*, Francfort, 1989.
- M. Guérin, *La Terreur et la Pitié*, I, *La Terreur*, Actes Sud, 1990.
- R. Noble, *Language, Subjectivity and Freedom in Rousseau's Moral Philosophy*, New-York-Londres, 1991.
- M. Hobson, «'Nexus effectivus' and 'nexus finalis'. Causality in the 'Inégalité' and in the 'Essai sur l'origine des langues'», *Rousseau and the Eighteenth Century*, Oxford, 1992, 225-250.
- M. Masuda, «Musique et société», *Études de langue et littérature françaises*, 60, 1992, 57-69.
- J.-J. Eigeldinger, «Rousseau, Goethe et les barcarolles vénitiennes», *Annales JJR*, XL, 1992, 213-237.

- P. Bora, «Sui concetti di *dispersion* e *barbarie* nel *Saggio sull'origine delle lingue* di J.-J. Rousseau, *Studi settecenteschi*, 13, Naples, 1992-1993, 165-179.
- V. Gourevitch, «The political argument of Rousseau's 'Essai sur l'origine des langues'», *Pursuits of Reason*, Lubbock, Texas, 1993, 21-36.
- D. Bourdin, *Essai sur l'«Essai sur l'origine des langues» de Jean Jacques Rousseau: pour une étude pragmatique du texte*, Genève-Paris, 1994.
- Y. Touchefeu, «Rousseau et Homère», *D.S.*, 27, 1995, 179-190.
- J. Link, *Hölderlin-Rousseau. Retour inventif*, Paris, 1995.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Introduction</i> de Jean Starobinski	7
Projet de <i>préface</i> de 1763	11
Fac-similé de l' <i>Essai sur l'origine des langues</i>	15
<i>Notice historique</i>	143
Bibliographie	149

*Achevé d'imprimer en 1997
à Genève-Suisse*

J.-J. ROUSSEAU

ESSAI SUR L'ORIGINE DES LANGUES

Fac-similé du manuscrit de Neuchâtel.

Introduction de Jean Starobinski

Notice historique de Frédéric S. Eigeldinger

Les travaux de Jean Starobinski montrent l'importance de *l'Essai sur l'origine des langues* dans la pensée de Rousseau. Cette œuvre, rédigée entre 1753 et 1754, devait faire partie, de l'aveu même de Jean-Jacques, du *Discours sur l'origine des langues*, mais elle a mûri jusqu'en 1763, date probable de la copie reproduite dans ce volume et à laquelle Rousseau a apporté un soin très particulier. Elle reflète dix ans de sa pensée musicale et philosophique.

Pourquoi Rousseau a-t-il voulu se faire l'historien de l'origine des langues?

Parce qu'il avait le souci de l'avenir de la musique!

Il lui fallait apporter des arguments décisifs pour faire triompher les valeurs qu'il avait proposées en composant le Devin du Village et en écrivant la Lettre sur la musique française. Dans ses ambitions musicales, il avait été rabroué et blessé par Jean-Philippe Rameau. Au long de la guerre des pamphlets qui a prolongé la «querelle des bouffons», Rousseau avait été tour à tour l'offenseur et l'offensé. Il faut considérer l'Essai sur l'origine des langues comme l'aboutissement tardif d'une riposte. Rousseau l'a longuement différée, longuement mûrie, pour avoir le dernier mot.

Jean Starobinski

